

rétablir les faits au sujet de l'insubordination des bateliers et montrer que les Voyageurs avaient bien rempli leurs obligations bien que maigrement rémunérés pour un travail qui se révéla plus dur que prévu. Ces hommes indépendants, fiers mais rudes prisaient peu ou pas du tout la hauteur et la morgue avec lesquelles les traitaient les petits officiers anglais, imberbes, inexpérimentés. Le thème fut repris, lors du retour des Canadiens le 6 mars à Ottawa par leur porte-parole, M. Goyette, avocat de Hull, qui raconta dans "Le Canada" le plaisir de découvrir du pays mais les traitements que firent subir au contingent canadien les officiers britanniques, surtout à bord du navire qui les ramenait du Caire à Queenstown. Ils y furent traités en esclaves, privés d'une saine nourriture et logés dans des cabines minables, de deuxième classe.

Un film, "Khartoum" a été réalisé pour rappeler l'expédition. Il est curieux de noter, cependant, qu'aucune mention n'est faite, dans ce film, de la contribution du contingent canadien, contribution qui fut pourtant importante.

Je l'ai dit, cet apport des nôtres est peu connu mais pour qui s'intéresse aux "Canadiens on the Nile", le musée Bytown a accroché au-dessus d'une porte au rez-de-chaussée, une grande photo représentant le groupe de la région d'Ottawa. Bien bon qui pourra déchiffrer à cette hauteur autre chose qu'une représentation brouillée mais dans son livre MacLaren reproduit cette photo (Planche no 14).



Le Père Jean-Antoine Plantin, plus tard chanoine, né à Béage dans l'Ardèche, France, vient à Ottawa grossir les rangs des aides de l'évêque de Notre-Dame.

Accueillies par Mgr Duhamel, les Filles de la Sagesse arrivent à Ottawa en 1884, nous informe le Dictionnaire du Père LeJeune. Il semblerait que ces religieuses dont l'Ordre fut fondé en France sur l'initiative du Père de Montfort au 17^{ième} siècle, ne commencèrent à enseigner à Janeville (Vanier) qu'en 1891. Elles portaient un costume qui attirait l'attention avec sa jupe grise à plusieurs plis, la rigidité de son corsage et la couleur sévère de tout l'ensemble avec la coiffe blanche compliquée, à gorgerin.

Le jeune avocat N.A. Belcourt, né à Toronto, arrive à Ottawa et vient pratiquer le droit dans le bureau de l'Hon. McDougall, un des Pères de la Confédération. N.A. Belcourt était le fils de l'ancien maître de poste dont j'ai parlé à la page 239 du Tome II. Cet homme quitta probablement la région en 1872 et peut-être retourna-t-il à Toronto puisque c'est de là que son fils vint ici en 1884. Pendant les

premières décennies de ce siècle-ci, N.A. Belcourt se mêla activement de la question des écoles et j'en parlerai alors. Il fut président de la Chambre des communes et le Musée Bytown conserve la superbe chaire sculptée et le tricorne dont se servit notre compatriote.

Divers

— Le journal “La Presse” est fondé à Montréal.

— Le préfet de la Seine (en France) décida, en 1884, de réglementer l'enlèvement des débris ménagers qui devaient être mis dans des récipients et déposés devant les portes pour être enlevés par l'administration de la ville. Cela fut suivi d'une grève de 400,000 chiffonniers qui, auparavant, trouvaient là plus qu'une subsistance. Mais, l'administration tint bon et on dut céder. Le plus malheureux fut le préfet lui-même, délicat et soigné, plus tard ministre plénipotentiaire mais qui perdit dans cette affaire sa réputation d'homme élégant... Son nom? Monsieur Poubelle!

— Avant 1884 les heures variaient entre les villes. Disons qu'entre Montréal et Toronto, une distance de trois cents milles, il y avait changement d'heure ce qui, pour les chemins de fer par exemple présentait des difficultés. Sir Sandford Fleming étudia la question, présenta son plan, et l'heure normale, la “standard time” fut instaurée en 1884 à la suite d'une conférence internationale sur le sujet tenue à Washington. L'heure avancée ne sera mise sur pied que pendant le 20ième siècle.

— En 1884, on donne ses frontières à la province d'Ontario.

CHAPITRE XI

1885 L'affaire Louis Riel — Le Pacifique Canadien — Population — Épidémie de variole — Soeurs Grises — Le scholasticat — Statue de G.E. Cartier — Les Canadiens français — Divers

Le jour s'est levé gris et sombre, avec des relents de pluie qui semblent suspendus au-dessus de la ville. Elle se rapetisse, se tasse sous cette couverture humide. Devant moi, dans ce voile gris, on devine à peine la Tour de la paix; à droite de ma fenêtre, les collines de la Gatineau s'estompent. Je ne vois plus rien de ce qui, d'habitude, fait mes délices. Les ombres brouillent les contours de la rivière et l'eau elle-même fait lever des fantômes. . . ceux, peut-être, de d'Arcy McGee et de son assassin Whelan. . . peut-être aussi le fantôme de Louis Riel dont le destin prenait, en 1885, la courbe fatale qui devait l'amener, vers la fin de l'année, au gibet ignominieux.

Le retour du Contingent de Voyageurs canadiens passa au second plan lorsque les événements sérieux qui se déroulaient à l'ouest du pays attirèrent l'attention des journaux d'Ottawa qui leur consacrèrent des colonnes entières.

La révolte des Métis, la capture de leur chef, le procès et la pendaison de Riel eurent lieu loin de la capitale fédérale et, pourtant, leurs répercussions furent telles qu'on ne peut les passer sous silence dans cette étude sur Ottawa où la politique est reine et les décisions à l'échelle nationale relèvent des chefs qui règnent sur la colline du Parlement.

J'ai déjà parlé de l'invasion de l'ouest par les immigrants attirés là-bas par le prolongement de la ligne de chemin de fer qui

rendait accessibles ces territoires autrefois à peine peuplés. L'avance de ces armées d'étrangers effraya à tel point les Métis qu'ils se soulevèrent sous la direction de Louis Riel qui avait déjà été leur défenseur avant son exil aux États-Unis, d'où les Métis le rappellèrent pour qu'il se mette à leur tête. Était-il des leurs? Des études récentes ont révélé que Louis Riel, que l'on se plut longtemps à considérer comme un Métis, n'avait, en réalité, que peu de sang indien, son grand-père ayant épousé une Montagnaise.

Toujours est-il que Riel et 500 rebelles rencontrèrent à Duck Lake les forces de la Police montée; le conflit dura deux mois. En mars, 1885, trois mille soldats se dirigèrent vers l'ouest pour prendre part à la bataille. Comment les transporter? Van Horne offrit de les mettre à destination sur la ligne de chemin de fer du Pacifique Canadien. Mais, à trois ou quatre endroits, la ligne n'existait pas. Avec beaucoup de détails et passablement de pages d'une piquante saveur, Pierre Berton relate dans "The Last Spike" les misères et grandeur de la troupe qui, par un froid de moins 20°F, emmitouflée dans des couvertures de bison, secouée dans des traîneaux enfonçant dans la neige, réussit à force d'efforts inouïs, à franchir les distances non parcourues par les rails. Mais, finalement, la ligne s'allongeant maintenant vers l'ouest, hommes et chevaux se rendent en un temps que l'on peut qualifier de record, à Qu'Appelle, en Saskatchewan. Moins de dix jours ont été nécessaires pour cela. Ceux qui avaient vertement critiqué la construction du chemin de fer durent se rendre à l'évidence qu'elle constituait un atout important, non négligeable, dans la pénétration de l'ouest et la connaissance que les Canadiens acquerraient de leur propre pays.

À la bataille de Batoche, les troupes fédérales ont raison de celles dirigées par Louis Riel, dont le principal lieutenant, Gabriel Dumont, s'enfuit. Défait par le général Middleton, Riel se rend à ce chef, le considérant comme "un gentleman". Les pertes canadiennes furent de soixante-dix hommes tués et cent trente blessés. Un journaliste, plus tard membre du Parlement, réussit à parler à Louis Riel dans sa prison, s'étant déguisé en prêtre. "Je le trouvai sympathique et le quittai un peu triste. Je pensai avoir été en présence d'un homme de génie" écrit-il. Tel n'était pas l'avis de la plupart des Canadiens, tout spécialement du clergé, car on le croyait fou, déséquilibré et non responsable de ses actes. Les journaux locaux dont "Le Canada" ne montraient, cependant, aucune sympathie pour le rebelle; on suivait avec attention les résultats que ne manqueraient pas de donner les médecins appelés auprès de Riel afin d'analyser l'état de son esprit. On sait que le docteur Valade d'Ottawa fit partie de ce groupe de médecins. Ils

déclarèrent que Riel était, d'une part, sain d'esprit, mais qu'il souffrait d'obsessions, d'illusions qui le portaient à se prendre pour ce qu'il n'était pas. Donc, conclurent les membres du jury, il n'est pas fou, on le condamne, il sera pendu. Alors, ce fut un réveil, tout spécialement de la part d'un journal comme "Le Canada" conservateur à tous crins mais, cette fois-ci, appelé à critiquer le chef d'un gouvernement, Sir John Macdonald, qui refusait de gracier le rebelle. On voit le dilemme et il est très évident dans les colonnes du "Canada" lorsque les derniers jours de Riel s'écoulaient sans que sa grâce lui soit accordée. Le 16 novembre, il est pendu, condamné par un jury à grande majorité de langue anglaise, examiné deux fois par un comité de médecins, déclaré sain d'esprit mais confus et exalté. Les conséquences de l'exécution furent terribles surtout dans la province de Québec. Mason Wade dans son histoire des Canadiens français ne cache pas les graves désordres qui résultèrent de cet acte barbare exécuté surtout pour calmer les Orangistes de l'Ontario. Wilfrid Laurier fit, à cette occasion, à Montréal, un des meilleurs discours de sa carrière.



Le chemin de fer du Pacifique Canadien est terminé et le dernier boulon reliant le tronçon ouest à celui de l'est est enfoncé dans une cérémonie dont les échos nous sont parvenus.

Lorsqu'on joignit les deux tronçons de rail à Craigellachie, dans les Rocheuses, les directeurs du Pacifique Canadien, venus de Montréal à Port Moody, observèrent la cérémonie. Donald Smith donna un coup de marteau pour enfoncer un boulon de fer. Il manqua son coup, tordit le fer qui fut rejeté et remplacé par un autre. Un silence embarrassé suivit le geste symbolique, puis le conducteur cria: "All aboard for the Pacific". Et la locomotive démarra dans un grand panache de fumée grise s'échappant de sa cheminée courte et trappue. Vous demandez-vous ce que devint le boulon abîmé? Il fut recueilli, coupé en lamelles, garni plus tard de diamants pour être présenté à d'importants personnages. Où sont, à présent, ces souvenirs de cent ans passés?

Ce qui importe, cependant, c'est que le fameux chemin de fer qui causa tant de soucis aux politiciens comme aux promoteurs, renversa un gouvernement, faillit en faire culbuter un autre, ruina puis enrichit ceux qui avaient eu confiance en lui. . . ce chemin de fer était, enfin, terminé et joignait le Canada "d'un océan à l'autre".

Dans notre région, on put noter, en cette année 1885, une grande amélioration: le Pacifique Canadien commença son service entre Montréal, Ottawa, Sudbury et Winnipeg.

Nouvelle-Écosse qui, à cause de l'état déplorable de son économie, dont elle blâmait le fédéral, demandait la séparation de l'Union du Canada et désiraient s'entendre, sur ce point, avec le Nouveau-Brunswick et l'Île-du-Prince-Édouard, pour qu'elles fassent de même.

À l'Institut canadien-français qui, en avril, subissait un désastre coûteux lorsque le toit de son immeuble s'effondra, de nombreuses conférences furent données par Alphonse Lusignan, Ubald Beaudry (sur Michel Laberge, découvreur), Faucher de St-Maurice (sur Jean Vauclín), Arthur Buies, et N. Montpetit (sur Riel).

L'avocat L.A. Olivier accepte d'accueillir dans son bureau, comme étudiant en droit, un ancien élève du Collège d'Ottawa, le jeune D. Hurteau.

Quelques années plus tard (1888) je verrai la prose de ce jeune homme dans "Le Canada" lorsqu'il fustige le journal torontois "Toronto World" "mangeur de Canadiens français" dit-il, qui a écrit à peu près ceci: "Puisque les concessions faites depuis quarante-trois ans ne nous ont pas concilié les Canadiens français, il ne reste plus au peuple d'Ontario que d'opposer une ferme résistance à cette puissance qui, laissée à elle-même, ferait de notre système scolaire, un instrument entre les mains des prêtres et abaisserait l'éducation, l'intelligence et le progrès d'Ontario au niveau de celui du Québec".

On voit déjà pointer le bout de l'oreille des détracteurs du français dans les écoles ontariennes. Le fameux Règlement XVII verra à concrétiser le mécontentement des Orangistes.

De nombreux décès s'échelonnent le long de 1885:

Mme Napoléon St-Amand, 41 ans. Résidence: angle des rues Sussex et St. Patrick

Mme P.H. Chabot, 95 rue George, épouse du marchand très connu

M. Ennis, Secrétaire du Département des Travaux publics

Mme Odile Paquette, épouse de J.B. Paquette, épicière, angle Clarence et Augusta, dans la paroisse Ste-Anne

J.B. Parent, ancien hôtelier, 70 ans

Mme Onésime Marier, 39 ans. Résidence: 167 King. Funérailles à Notre-Dame

Mme Alida Mousseau, épouse A.O. Mousseau, 24 ans

Mme veuve Louis Moffet, 310 St.Patrick

Cependant, un fils naît à Mme J.A. Pinard, comptable du Département de l'Intérieur et un fils naît également à Mme Édouard Pinard.

À Notre-Dame d'Ottawa, Hector (J.F.H.) Laperrière épouse, en 1885, Émilie Côté, fille d'Isidore Côté et d'Émilie Lacroix. Le couple aura treize enfants. La résidence de la famille sera, pendant de nombreuses années, une grande maison à l'angle nord-ouest des rues Parent et Guigues.



Divers

— Le monde littéraire est en deuil. Le grand écrivain, Victor Hugo, meurt à Paris le 22 mai. Tous n'admiraient pas son génie. Il avait de féroces ennemis dont Basile Routhier, Turdivil et bien d'autres. Parce que Louis Veuillot était leur idole, le Hugo "blasphémateur", celui qui avait cessé d'être catholique, d'être français, trahissant la France, etc., etc., était voué aux enfers. La véhémence de leurs injures dans les journaux et les publications de toutes sortes, me surprend encore, bien que cette prose violente du 19^{ème} siècle semblait être tolérée par des esprits autrement lucides.

— Accoler Hugo et Bourget me semble presque de la barbarie. Cependant Mgr Ignace Bourget mourut, lui aussi, en 1885. Il avait eu beaucoup à faire dans le développement des ressources spirituelles de Bytown et de la région tout entière. Il était venu chez nous, avait examiné, soupesé nos besoins. La fondation de missions et de paroisses suivit ces examens destinés à fournir de la nourriture spirituelle aux gens de chantier et aux pauvres villages éloignés. Il avait été responsable de l'aide que les zouaves canadiens apportèrent à la papauté menacée en 1868. Il avait succédé à Mgr Lartigue. Ce ne fut que trente-six ans plus tard, en 1876, qu'il prit sa retraite, se retira au Sault-au-Récollet (résidence St-Janvier) où il mourut, âgé de 85 ans.

— L'évêque d'Ottawa décide de faire construire une église dans le village de Rockland, pour environ 180 familles. Le Père Siméon Hudon devient curé en 1889. Le village existait depuis 1868 lorsque le moulin à bois des Edwards y avait été installé.

— À Ottawa, un journal de langue anglaise, qui durera longtemps, ne cessant d'exister que ces dernières années, sera fondé. Il s'agit du "Journal" dont le premier rédacteur fut M. Dafoe.

— Il est plutôt rare qu'une église soit construite pour un nombre si restreint de fidèles qu'il n'atteint pas même cinquante. L'église unie St-Marc fut construite en 1885 avec quarante-huit paroissiens seulement, dont vingt-quatre enfants de moins de cinq ans. De fait, le révérend Marc Ami travaillait déjà à Ottawa en 1867

pour la Société missionnaire canadienne-française d'appartenance presbytérienne, organisme qui s'occupait des besoins spirituels des Canadiens français de foi protestante. Les réunions de ce groupe eurent d'abord lieu à l'orphelinat protestant, à l'angle d'Albert et d'Elgin, au YMCA rue Sparks et dans l'église méthodiste au coin de York et Dalhousie. On dit qu'à l'époque, il n'y avait qu'une famille de langue française, appartenant à l'église presbytérienne. J'ignore quel était son nom. L'église bâtie en 1885 se trouvait sur les plaines LeBreton, au coin de Booth et de Wellington. Elle brûla complètement dans le grand feu de 1900; on la reconstruisit aussitôt et cette seconde église fut démolie lorsqu'on rasa tout ce qui se trouvait sur les plaines LeBreton il y a une vingtaine d'années. L'église St-Marc, maintenant partie de l'Église unie du Canada, est à l'angle des rues Elgin et Lewis, installée là en 1965 et ouverte le 14 novembre.

— J.M. LeMoine, ancien président de la Société Royale (1^e Section) publie, en 1885, "Monographies & Esquisses". Il y fait l'éloge de l'oeuvre de l'abbé Cyprien Tanguay: "Dictionnaire des familles canadiennes" et parle de Benjamin Sulte en disant: "On a reproché à M. Sulte d'avoir trop vivement piqué l'amour-propre des Français. À cela, continue LeMoine, Sulte répondit: "Il fallait les faire asseoir sur une pelote d'épingles". Je remarque que LeMoine donne le titre de "antiquaire" aux deux historiens. Mon dictionnaire m'apprend qu'anciennement on appelait "antiquaire" un archéologue, profession que je n'aurais pas été tentée moi-même d'appliquer à Sulte ou à Tanguay.

CHAPITRE XII

1886 Le diocèse d'Ottawa — Fondation de la ferme expérimentale — Le généalogiste Tanguay présente le Tome II de son Dictionnaire des familles canadiennes — L'affaire Riel — Mort du R.P. Tabaret — Visite d'un petit-neveu de Napoléon I — Incendie à Hull — Les Canadiens français — Divers

L'évêque d'Ottawa, Mgr Thomas Duhamel, devient archevêque. Depuis les temps lointains où l'oblat français, Mgr Guigues, atteignait le village de Bytown, le diocèse qui, pourtant, de plus en plus, étendait ses ramifications bien au-delà de notre petite ville, était le siège d'un évêché. À la fin de juillet 1886, le cardinal Taschereau impose le pallium dans la cathédrale d'Ottawa, bondée de fidèles. Le nouvel archevêque, administrateur vigilant, homme plein de bon sens, avait fondé une trentaine de paroisses et de missions, avait encouragé la colonisation et avait accueilli plusieurs communautés sans cesser de soutenir celles qui existaient déjà ici.

Afin de marquer d'une façon tangible l'orgueil que prend l'Institut canadien-français à la distinction dont sont gratifiés Mgr Duhamel et le diocèse tout entier, les membres présentent au nouvel archevêque un superbe carrosse avec ses chevaux et ses harnais.

D'autre part, une petite église en bois, rue Bank, complétée en décembre 1866 devint la première église de Billings Bridge. Elle porta et porte encore le nom de St. Thomas Aquinas. Plus d'un an après, le 6 juin 1888, elle sera entièrement démolie par un cyclone. Plusieurs des enfants qui, à ce moment-là, faisaient leur première communion dans l'église, furent blessés et une petite fille perdit la vie. On reconstruisit en bois en 1889 et, jusqu'à 1956, les cérémonies furent bilingues. Après cette date, cependant, l'église

ne desservit plus que les fidèles de langue française. Le site actuel, rue Kilborn, fut alors choisi. De l'ancienne chapelle si modeste, on a gardé le crucifix et les statues qui ornent maintenant un bel édifice de briques, béni en 1958.

Une autre église, en pierre celle-là, fut construite en 1886; l'église St-François de Sales de Pointe-Gatineau. Elle remplaçait une modeste chapelle en bois construite en 1840.

L'église Notre-Dame de Lourdes, chemin de Montréal, fut élevée en 1886 sur les plans du Chanoine Bouillon. Mgr Duhamel confia l'église qui fut construite par Noël & Lanctôt au coût de \$11,000, aux Pères de la Compagnie de Marie. Ce fut le Père Antoine, Prieur de la Trappe d'Oka, qui érigea les stations du chemin de la Croix.



La ferme expérimentale est installée à Ottawa en 1886. Le docteur Saunders, un chimiste de London, Ontario, dont la distraction favorite était de pratiquer l'agriculture scientifique sur sa ferme près de sa ville natale, fut le conseiller du gouvernement lorsqu'il se fut agi de mettre sur pied des fermes expérimentales. Il y eut alors—et il existe encore—cinq fermes expérimentales au Canada, et plus de 25 ou plus stations expérimentales en rapport avec les différents travaux de la ferme. Ces cinq établissements sont celui d'Ottawa qui est le plus important, ceux de Navan (N.-É.), Brandon (Man.), Indian Head (Sask.) et Agassiz (C.-B.). Une loi fut donc passée en 1886 pour créer une institution de recherches scientifiques en agriculture. Le but en était d'encourager et de développer l'agriculture. Le docteur Saunders eut la direction de la ferme expérimentale "mère". La maison qu'il habita existe encore sur la ferme même.

Deux ans plus tôt, "The Ottawa Field Naturalist Club" avait été fondé par l'entomologiste James Fletcher; une excellente publication que l'organisme fit paraître alors existe encore aujourd'hui.



L'abbé Cyprien Tanguay, généalogiste et archiviste, habitant d'Ottawa depuis 1865, présente le Volume II de son Dictionnaire sur l'origine des familles canadiennes. Dans l'Introduction, paraît une longue poésie de Louis H. Fréchette qui finit par ces mots

CHAPITRE XI

1885 L'affaire Louis Riel — Le Pacifique Canadien — Population — Épidémie de variole — Soeurs Grises — Le scholasticat — Statue de G.E. Cartier — Les Canadiens français — Divers

Le jour s'est levé gris et sombre, avec des relents de pluie qui semblent suspendus au-dessus de la ville. Elle se rapetisse, se tasse sous cette couverture humide. Devant moi, dans ce voile gris, on devine à peine la Tour de la paix; à droite de ma fenêtre, les collines de la Gatineau s'estompent. Je ne vois plus rien de ce qui, d'habitude, fait mes délices. Les ombres brouillent les contours de la rivière et l'eau elle-même fait lever des fantômes. . . ceux, peut-être, de d'Arcy McGee et de son assassin Whelan. . . peut-être aussi le fantôme de Louis Riel dont le destin prenait, en 1885, la courbe fatale qui devait l'amener, vers la fin de l'année, au gibet ignominieux.

Le retour du Contingent de Voyageurs canadiens passa au second plan lorsque les événements sérieux qui se déroulaient à l'ouest du pays attirèrent l'attention des journaux d'Ottawa qui leur consacrèrent des colonnes entières.

La révolte des Métis, la capture de leur chef, le procès et la pendaison de Riel eurent lieu loin de la capitale fédérale et, pourtant, leurs répercussions furent telles qu'on ne peut les passer sous silence dans cette étude sur Ottawa où la politique est reine et les décisions à l'échelle nationale relèvent des chefs qui règnent sur la colline du Parlement.

J'ai déjà parlé de l'invasion de l'ouest par les immigrants attirés là-bas par le prolongement de la ligne de chemin de fer qui

rendait accessibles ces territoires autrefois à peine peuplés. L'avance de ces armées d'étrangers effraya à tel point les Métis qu'ils se soulevèrent sous la direction de Louis Riel qui avait déjà été leur défenseur avant son exil aux États-Unis, d'où les Métis le rappellèrent pour qu'il se mette à leur tête. Était-il des leurs? Des études récentes ont révélé que Louis Riel, que l'on se plut longtemps à considérer comme un Métis, n'avait, en réalité, que peu de sang indien, son grand-père ayant épousé une Montagnaise.

Toujours est-il que Riel et 500 rebelles rencontrèrent à Duck Lake les forces de la Police montée; le conflit dura deux mois. En mars, 1885, trois mille soldats se dirigèrent vers l'ouest pour prendre part à la bataille. Comment les transporter? Van Horne offrit de les mettre à destination sur la ligne de chemin de fer du Pacifique Canadien. Mais, à trois ou quatre endroits, la ligne n'existait pas. Avec beaucoup de détails et passablement de pages d'une piquante saveur, Pierre Berton relate dans "The Last Spike" les misères et grandeur de la troupe qui, par un froid de moins 20°F, emmitoufflée dans des couvertures de bison, secouée dans des traîneaux enfonçant dans la neige, réussit à force d'efforts inouïs, à franchir les distances non parcourues par les rails. Mais, finalement, la ligne s'allongeant maintenant vers l'ouest, hommes et chevaux se rendent en un temps que l'on peut qualifier de record, à Qu'Appelle, en Saskatchewan. Moins de dix jours ont été nécessaires pour cela. Ceux qui avaient vertement critiqué la construction du chemin de fer durent se rendre à l'évidence qu'elle constituait un atout important, non négligeable, dans la pénétration de l'ouest et la connaissance que les Canadiens acquérait de leur propre pays.

À la bataille de Batoche, les troupes fédérales ont raison de celles dirigées par Louis Riel, dont le principal lieutenant, Gabriel Dumont, s'enfuit. Défait par le général Middleton, Riel se rend à ce chef, le considérant comme "un gentleman". Les pertes canadiennes furent de soixante-dix hommes tués et cent trente blessés. Un journaliste, plus tard membre du Parlement, réussit à parler à Louis Riel dans sa prison, s'étant déguisé en prêtre. "Je le trouvai sympathique et le quittai un peu triste. Je pensai avoir été en présence d'un homme de génie" écrit-il. Tel n'était pas l'avis de la plupart des Canadiens, tout spécialement du clergé, car on le croyait fou, déséquilibré et non responsable de ses actes. Les journaux locaux dont "Le Canada" ne montraient, cependant, aucune sympathie pour le rebelle; on suivait avec attention les résultats que ne manqueraient pas de donner les médecins appelés auprès de Riel afin d'analyser l'état de son esprit. On sait que le docteur Valade d'Ottawa fit partie de ce groupe de médecins. Ils

déclarèrent que Riel était, d'une part, sain d'esprit, mais qu'il souffrait d'obsessions, d'illusions qui le portaient à se prendre pour ce qu'il n'était pas. Donc, conclurent les membres du jury, il n'est pas fou, on le condamne, il sera pendu. Alors, ce fut un réveil, tout spécialement de la part d'un journal comme "Le Canada" conservateur à tous crins mais, cette fois-ci, appelé à critiquer le chef d'un gouvernement, Sir John Macdonald, qui refusait de gracier le rebelle. On voit le dilemme et il est très évident dans les colonnes du "Canada" lorsque les derniers jours de Riel s'écoulaient sans que sa grâce lui soit accordée. Le 16 novembre, il est pendu, condamné par un jury à grande majorité de langue anglaise, examiné deux fois par un comité de médecins, déclaré sain d'esprit mais confus et exalté. Les conséquences de l'exécution furent terribles surtout dans la province de Québec. Mason Wade dans son histoire des Canadiens français ne cache pas les graves désordres qui résultèrent de cet acte barbare exécuté surtout pour calmer les Orangistes de l'Ontario. Wilfrid Laurier fit, à cette occasion, à Montréal, un des meilleurs discours de sa carrière.



Le chemin de fer du Pacifique Canadien est terminé et le dernier boulon reliant le tronçon ouest à celui de l'est est enfoncé dans une cérémonie dont les échos nous sont parvenus.

Lorsqu'on joignit les deux tronçons de rail à Craigellachie, dans les Rocheuses, les directeurs du Pacifique Canadien, venus de Montréal à Port Moody, observèrent la cérémonie. Donald Smith donna un coup de marteau pour enfoncer un boulon de fer. Il manqua son coup, tordit le fer qui fut rejeté et remplacé par un autre. Un silence embarrassé suivit le geste symbolique, puis le conducteur cria: "All aboard for the Pacific". Et la locomotive démarra dans un grand panache de fumée grise s'échappant de sa cheminée courte et trappue. Vous demandez-vous ce que devint le boulon abîmé? Il fut recueilli, coupé en lamelles, garni plus tard de diamants pour être présenté à d'importants personnages. Où sont, à présent, ces souvenirs de cent ans passés?

Ce qui importe, cependant, c'est que le fameux chemin de fer qui causa tant de soucis aux politiciens comme aux promoteurs, renversa un gouvernement, faillit en faire culbuter un autre, ruina puis enrichit ceux qui avaient eu confiance en lui... ce chemin de fer était, enfin, terminé et joignait le Canada "d'un océan à l'autre".

Dans notre région, on put noter, en cette année 1885, une grande amélioration: le Pacifique Canadien commença son service entre Montréal, Ottawa, Sudbury et Winnipeg.

La population d'Ottawa est maintenant de 32,857 habitants.



La ville n'avait guère été épargnée par les épidémies depuis les débuts du pauvre village de Bytown. Choléra, typhus et, depuis plusieurs années, variole avaient mis la population sur les dents. Cette dernière maladie semble avoir été fréquente dans la dernière partie du siècle dernier. "Les picotés" avaient été soignés en secret par les Soeurs Grises, d'abord dans l'ancien hôpital des émigrés, rue Water puis, en 1880, à l'hôpital Ste-Anne dans le quartier du même nom. L'année 1885 vit une recrudescence de cette maladie.



L'aile reliant l'orphelinat et le couvent des Soeurs est terminée, rue Sussex. Elle contient une nouvelle chapelle qui remplacera celle où, nous dit Soeur Paul-Émile, 250 religieuses avaient prononcé leurs voeux devant l'autel donné par le Père Aubert qui avait rédigé, entre 1850 et 1856, les nouvelles Constitutions de la Communauté de Bytown.

L'orgue installé par Casavant il y a trente-cinq ans est transporté dans la chapelle toute neuve. Pour sa bénédiction, la Communauté organise une belle cérémonie en présence de Mgr Duhamel. C'est à regret que l'on se sépare de l'ancienne chapelle où Mère Supérieure Duguay (elle avait remplacé, en 1884, Mère Phelan dont la santé était chancelante) fait dire, le 22 mars, une messe de réparation "pour les irrévérances qui avaient pu y être commises pendant les 34 années où Notre-Seigneur était demeuré enfermé dans le tabernacle".

Cette même année 1885, sur une ferme achetée près d'Orléans, les Soeurs font construire une maison de repos et de convalescence. La ferme d'Youville procurera, en plus, à la communauté les produits dont elle a besoin.

Les religieuses étendent l'éventail de leurs services. Ainsi, à la demande de l'évêque, elles acceptent de s'occuper de l'entretien de l'évêché. Deux puis trois Soeurs vivront au sous-sol, surveillant les domestiques, voyant au linge d'autel et aux vêtements sacerdotaux, etc. Ces services cesseront lorsque, après 1909, les Soeurs de la Ste-Famille remplaceront les Soeurs Grises. À l'heure actuelle (1981), les Petites Soeurs, comme on les appelle, continuent d'assurer ce service à l'archevêché et à la cathédrale.

Au début de l'année 1886, treize jeunes filles—sept postulantes et six novices—consacrent leur vie au Seigneur en

présence de Mgr Duhamel, assisté de Mgr Bouillon et de Mgr Routhier. Durant ces années-là, les postulantes portaient l'habit violet et je pense que cette coutume s'est prolongée jusqu'aux premières décennies de ce siècle-ci. Jusqu'au début des années 1960, les religieuses portaient une très belle croix d'argent, retenue par un cordon autour du cou. Celles qui ont étudié chez les Soeurs Grises se souviennent des ornements en fleur de lys qui ornaient chaque montant de la croix, et cela, en reconnaissance pour les bienfaits que le roi de France avait accordés à la communauté. Ce fut, en effet, Louis XV qui entendit, en 1755, plaidée devant lui par les Sulpiciens de Ville-Marie, la requête des Soeurs, leur permettant de soigner à l'Hôpital général de cette ville. Louis XV fit incorporer juridiquement l'Institut des Soeurs, par Lettres patentes datées de 1755.



Le scholasticat St-Joseph est construit en 1885. Les Oblats des deux langues qui desservait la paroisse St-Joseph et le Collège d'Ottawa, y logeaient, ainsi que ceux qui se destinaient à la prêtrise. Le grand édifice de pierre s'élève toujours au coin de la rue Laurier est et de Cumberland; il loge divers bureaux de l'Université d'Ottawa. Les Oblats, dont le nombre diminue, habitent La maison de l'Assomption, rue Nelson.



La statue de George-Étienne Cartier, Père de la Confédération, exécutée par Louis-Philippe Hébert, est installée sur la colline du Parlement. J'en ai parlé à la page 127 de "Ottawa 1855-1876". À l'occasion du centenaire de la naissance de l'homme d'État (il était né en 1804!) une cérémonie eut lieu, un peu en retard, en 1919, devant ce monument, cérémonie à laquelle assista la seule survivante de la famille immédiate de Cartier, sa fille Hortense.



Un calligraphe distingué, Alphonse Drouin, (voir Seconde partie pour plus de détails) arrive ici avec sa famille. J'avais vu, pour la première fois, le nom de cet artiste, en lisant un entrefilet de mars 1885 du "Canada" dans lequel il était dit que "M. Drouyn (?) du Québec" avait exécuté la calligraphie d'une magnifique adresse présentée à Sir J.A. Macdonald, consolation assez mince pour le Premier ministre qui, encore une fois, était en butte aux récriminations d'une province. Il s'agissait, cette fois, de la

Nouvelle-Écosse qui, à cause de l'état déplorable de son économie, dont elle blâmait le fédéral, demandait la séparation de l'Union du Canada et désiraient s'entendre, sur ce point, avec le Nouveau-Brunswick et l'Île-du-Prince-Édouard, pour qu'elles fassent de même.

À l'Institut canadien-français qui, en avril, subissait un désastre coûteux lorsque le toit de son immeuble s'effondra, de nombreuses conférences furent données par Alphonse Lusignan, Ubald Beaudry (sur Michel Laberge, découvreur), Faucher de St-Maurice (sur Jean Vauclin), Arthur Buies, et N. Montpetit (sur Riel).

L'avocat L.A. Olivier accepte d'accueillir dans son bureau, comme étudiant en droit, un ancien élève du Collège d'Ottawa, le jeune D. Hurteau.

Quelques années plus tard (1888) je verrai la prose de ce jeune homme dans "Le Canada" lorsqu'il fustige le journal torontois "Toronto World" "mangeur de Canadiens français" dit-il, qui a écrit à peu près ceci: "Puisque les concessions faites depuis quarante-trois ans ne nous ont pas concilié les Canadiens français, il ne reste plus au peuple d'Ontario que d'opposer une ferme résistance à cette puissance qui, laissée à elle-même, ferait de notre système scolaire, un instrument entre les mains des prêtres et abaisserait l'éducation, l'intelligence et le progrès d'Ontario au niveau de celui du Québec".

On voit déjà pointer le bout de l'oreille des détracteurs du français dans les écoles ontariennes. Le fameux Règlement XVII verra à concrétiser le mécontentement des Orangistes.

De nombreux décès s'échelonnent le long de 1885:

Mme Napoléon St-Amand, 41 ans. Résidence: angle des rues Sussex et St. Patrick

Mme P.H. Chabot, 95 rue George, épouse du marchand très connu

M. Ennis, Secrétaire du Département des Travaux publics

Mme Odile Paquette, épouse de J.B. Paquette, épicière, angle Clarence et Augusta, dans la paroisse Ste-Anne

J.B. Parent, ancien hôtelier, 70 ans

Mme Onésime Marier, 39 ans. Résidence: 167 King. Funérailles à Notre-Dame

Mme Alida Mousseau, épouse A.O. Mousseau, 24 ans

Mme veuve Louis Moffet, 310 St.Patrick

Cependant, un fils naît à Mme J.A. Pinard, comptable du Département de l'Intérieur et un fils naît également à Mme Édouard Pinard.

À Notre-Dame d'Ottawa, Hector (J.F.H.) Laperrière épouse, en 1885, Émilie Côté, fille d'Isidore Côté et d'Émilie Lacroix. Le couple aura treize enfants. La résidence de la famille sera, pendant de nombreuses années, une grande maison à l'angle nord-ouest des rues Parent et Guigues.



Divers

— Le monde littéraire est en deuil. Le grand écrivain, Victor Hugo, meurt à Paris le 22 mai. Tous n'admiraient pas son génie. Il avait de féroces ennemis dont Basile Routhier, Tardivel et bien d'autres. Parce que Louis Veuillot était leur idole, le Hugo "blasphémateur", celui qui avait cessé d'être catholique, d'être français, trahissant la France, etc., etc., était voué aux enfers. La véhémence de leurs injures dans les journaux et les publications de toutes sortes, me surprend encore, bien que cette prose violente du 19^{ième} siècle semblait être tolérée par des esprits autrement lucides.

— Accoler Hugo et Bourget me semble presque de la barbarie. Cependant Mgr Ignace Bourget mourut, lui aussi, en 1885. Il avait eu beaucoup à faire dans le développement des ressources spirituelles de Bytown et de la région tout entière. Il était venu chez nous, avait examiné, soupesé nos besoins. La fondation de missions et de paroisses suivit ces examens destinés à fournir de la nourriture spirituelle aux gens de chantier et aux pauvres villages éloignés. Il avait été responsable de l'aide que les zouaves canadiens apportèrent à la papauté menacée en 1868. Il avait succédé à Mgr Lartigue. Ce ne fut que trente-six ans plus tard, en 1876, qu'il prit sa retraite, se retira au Sault-au-Récollet (résidence St-Janvier) où il mourut, âgé de 85 ans.

— L'évêque d'Ottawa décide de faire construire une église dans le village de Rockland, pour environ 180 familles. Le Père Siméon Hudon devient curé en 1889. Le village existait depuis 1868 lorsque le moulin à bois des Edwards y avait été installé.

— À Ottawa, un journal de langue anglaise, qui durera longtemps, ne cessant d'exister que ces dernières années, sera fondé. Il s'agit du "Journal" dont le premier rédacteur fut M. Dafoe.

— Il est plutôt rare qu'une église soit construite pour un nombre si restreint de fidèles qu'il n'atteint pas même cinquante. L'église unie St-Marc fut construite en 1885 avec quarante-huit paroissiens seulement, dont vingt-quatre enfants de moins de cinq ans. De fait, le révérend Marc Ami travaillait déjà à Ottawa en 1867

pour la Société missionnaire canadienne-française d'appartenance presbytérienne, organisme qui s'occupait des besoins spirituels des Canadiens français de foi protestante. Les réunions de ce groupe eurent d'abord lieu à l'orphelinat protestant, à l'angle d'Albert et d'Elgin, au YMCA rue Sparks et dans l'église méthodiste au coin de York et Dalhousie. On dit qu'à l'époque, il n'y avait qu'une famille de langue française, appartenant à l'église presbytérienne. J'ignore quel était son nom. L'église bâtie en 1885 se trouvait sur les plaines LeBreton, au coin de Booth et de Wellington. Elle brûla complètement dans le grand feu de 1900; on la reconstruisit aussitôt et cette seconde église fut démolie lorsqu'on rasa tout ce qui se trouvait sur les plaines LeBreton il y a une vingtaine d'années. L'église St-Marc, maintenant partie de l'Église unie du Canada, est à l'angle des rues Elgin et Lewis, installée là en 1965 et ouverte le 14 novembre.

— J.M. LeMoine, ancien président de la Société Royale (1^e Section) publie, en 1885, "Monographies & Esquisses". Il y fait l'éloge de l'oeuvre de l'abbé Cyprien Tanguay: "Dictionnaire des familles canadiennes" et parle de Benjamin Sulte en disant: "On a reproché à M. Sulte d'avoir trop vivement piqué l'amour-propre des Français. À cela, continue LeMoine, Sulte répondit: "Il fallait les faire asseoir sur une pelote d'épingles". Je remarque que LeMoine donne le titre de "antiquaire" aux deux historiens. Mon dictionnaire m'apprend qu'anciennement on appelait "antiquaire" un archéologue, profession que je n'aurais pas été tentée moi-même d'appliquer à Sulte ou à Tanguay.

CHAPITRE XII

1886 Le diocèse d'Ottawa — Fondation de la ferme expérimentale — Le généalogiste Tanguay présente le Tome II de son Dictionnaire des familles canadiennes — L'affaire Riel — Mort du R.P. Tabaret — Visite d'un petit-neveu de Napoléon I — Incendie à Hull — Les Canadiens français — Divers

L'évêque d'Ottawa, Mgr Thomas Duhamel, devient archevêque. Depuis les temps lointains où l'oblat français, Mgr Guigues, atteignait le village de Bytown, le diocèse qui, pourtant, de plus en plus, étendait ses ramifications bien au-delà de notre petite ville, était le siège d'un évêché. À la fin de juillet 1886, le cardinal Taschereau impose le pallium dans la cathédrale d'Ottawa, bondée de fidèles. Le nouvel archevêque, administrateur vigilant, homme plein de bon sens, avait fondé une trentaine de paroisses et de missions, avait encouragé la colonisation et avait accueilli plusieurs communautés sans cesser de soutenir celles qui existaient déjà ici.

Afin de marquer d'une façon tangible l'orgueil que prend l'Institut canadien-français à la distinction dont sont gratifiés Mgr Duhamel et le diocèse tout entier, les membres présentent au nouvel archevêque un superbe carrosse avec ses chevaux et ses harnais.

D'autre part, une petite église en bois, rue Bank, complétée en décembre 1866 devint la première église de Billings Bridge. Elle porta et porte encore le nom de St. Thomas Aquinas. Plus d'un an après, le 6 juin 1888, elle sera entièrement démolie par un cyclone. Plusieurs des enfants qui, à ce moment-là, faisaient leur première communion dans l'église, furent blessés et une petite fille perdit la vie. On reconstruisit en bois en 1889 et, jusqu'à 1956, les cérémonies furent bilingues. Après cette date, cependant, l'église

ne desservit plus que les fidèles de langue française. Le site actuel, rue Kilborn, fut alors choisi. De l'ancienne chapelle si modeste, on a gardé le crucifix et les statues qui ornent maintenant un bel édifice de briques, béni en 1958.

Une autre église, en pierre celle-là, fut construite en 1886; l'église St-François de Sales de Pointe-Gatineau. Elle remplaçait une modeste chapelle en bois construite en 1840.

L'église Notre-Dame de Lourdes, chemin de Montréal, fut élevée en 1886 sur les plans du Chanoine Bouillon. Mgr Duhamel confia l'église qui fut construite par Noël & Lanctôt au coût de \$11,000, aux Pères de la Compagnie de Marie. Ce fut le Père Antoine, Prieur de la Trappe d'Oka, qui érigea les stations du chemin de la Croix.



La ferme expérimentale est installée à Ottawa en 1886. Le docteur Saunders, un chimiste de London, Ontario, dont la distraction favorite était de pratiquer l'agriculture scientifique sur sa ferme près de sa ville natale, fut le conseiller du gouvernement lorsqu'il se fut agi de mettre sur pied des fermes expérimentales. Il y eut alors—et il existe encore—cinq fermes expérimentales au Canada, et plus de 25 ou plus stations expérimentales en rapport avec les différents travaux de la ferme. Ces cinq établissements sont celui d'Ottawa qui est le plus important, ceux de Navan (N.-É.), Brandon (Man.), Indian Head (Sask.) et Agassiz (C.-B.). Une loi fut donc passée en 1886 pour créer une institution de recherches scientifiques en agriculture. Le but en était d'encourager et de développer l'agriculture. Le docteur Saunders eut la direction de la ferme expérimentale "mère". La maison qu'il habita existe encore sur la ferme même.

Deux ans plus tôt, "The Ottawa Field Naturalist Club" avait été fondé par l'entomologiste James Fletcher; une excellente publication que l'organisme fit paraître alors existe encore aujourd'hui.



L'abbé Cyprien Tanguay, généalogiste et archiviste, habitant d'Ottawa depuis 1865, présente le Volume II de son Dictionnaire sur l'origine des familles canadiennes. Dans l'Introduction, paraît une longue poésie de Louis H. Fréchette qui finit par ces mots

lorsque le poète mentionne l'oubli dans lequel est laissé le souvenir de nos ancêtres:

C'est vous, savant abbé! C'est votre livre, ami,
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi
L'ingratitude de l'histoire.

★ ★ ★

L'affaire Riel, comme on l'appelle, ne cessera pendant des mois d'échauffer les esprits, de remplir les colonnes de journaux et de préoccuper les politiciens de tout poil et de tout acabit. De nombreuses et acerbes discussions ont lieu sur la colline du Parlement, tous et chacun voulant justifier l'attitude de son parti, de ses ministres et surtout de ses gouvernants dans cette affaire. Plusieurs évêques communiquent aux journaux ce que le clergé pense ou doit penser de la condamnation de Louis Riel; la conclusion en est que toute révolte contre l'autorité doit être punie et ce qui a été fait a été bien fait. Amen!

Cependant, les répercussions dont j'ai parlé à propos de la pendaison de Riel se font déjà sentir d'une façon tangible au Québec. Contre le gouvernement Ross, soutenu par Chapleau, Honoré Mercier avait mené une campagne intense aux élections d'octobre 1886. Les Conservateurs avaient, de justesse, gardé le pouvoir mais leurs positions furent très vite fortement ébranlées par la vague montante de protestations contre l'exécution d'un homme exalté dont la vie avait été sacrifiée, disait-on, pour apaiser les haines des féroces ennemis de "l'assassin" du dénommé Scott, dont j'ai parlé à la page 159 du Tome II. Incapable de continuer la lutte, Ross céda la place à Taillon. Celui-ci démissionna après avoir été battu par un vote de 36 à 26 et un autre de 35 à 28. Mercier forma un ministère au début de 1887. C'était le commencement de la glissade des Conservateurs au Québec. Ils ne s'en remettront jamais!

★ ★ ★

Une glissade, mais d'un autre genre, est inaugurée à Ottawa en janvier 1886. Au coin des rues Lyon et Somerset, la "Landsdowne Tobogganing Slide" permet aux traîneaux des randonnées rapides et joyeuses. Il est dommage que les journaux ne donnent pas encore des photos qui nous permettraient de nous rendre compte de cette innovation. Mais, la presse ne contient que des gravures... on y présente des machines à coudre et à écrire, des vêtements, des chaussures, des bottes, etc.

Partout, en ville, de petites glissades pour toboggans descendent le long de courtes pentes. Les patinoires (à ce moment-là, les journaux canadiens-français écrivent "patinoir" au masculin) sont extrêmement populaires. Les clubs de raquetteurs sont nombreux. Les sports d'hiver ont la faveur du public. Et, pour se tenir en forme, on ingurgite en grimaçant de l'huile de foie de morue, l'elixir du Dr Guillié et que sais-je encore?



Le diocèse, mais surtout le Collège d'Ottawa, souffrent une perte douloureuse lorsque meurt, en février 1886, le Père Tabaret, supérieur du Collège. Originaire du département de l'Isère, France, il avait été ordonné prêtre par Mgr Guigues, après quoi il fit un stage à la mission de l'Original et, en 1853, prit la direction du collège que Mgr Guigues avait fondé cinq ans plus tôt. Plus tard, le Père Tabaret fut Vicaire général, administrateur du diocèse, puis Provincial des maisons oblates du Canada. Il revint, cependant, à la direction du collège d'Ottawa dit collège St-Joseph, incorporé comme université. Il se dévoua sans compter pour rendre cette maison d'éducation aussi connue qu'elle l'est maintenant pour l'excellence de son enseignement et la compétence de ses professeurs.

La dépouille du Père Tabaret fut exposée dans la grande salle du Collège. Ce fut Mgr Taché, archevêque de St-Boniface qui présida, le 3 mars, le service funèbre à la cathédrale Notre-Dame. Dans une église archi-comble, en présence des Honorables Chapleau et Caron, Mgr Duhamel prononça l'oraison funèbre. Puis, un libera fut chanté à l'église St-Joseph et les restes furent déposés dans un caveau, dans le choeur, du côté de l'épître. Sur le parcours du cortège funèbre, des magasins fermèrent leurs portes et des banderoles ornèrent plusieurs devantures de maisons de commerce. Pendant un certain temps, les anciens élèves du Collège, dont M. Pinard était vice-président, portèrent l'insigne habituel en signe de deuil.

L'édifice central de l'Université d'Ottawa, dans le quadrilatère formé par les rues Laurier, Cumberland, Wilbrod et Waller, porte le nom de cet homme remarquable qui laissa sa marque profonde et durable sur une institution dont il avait dirigé les destinées durant des années difficiles.



L'Institut canadien-français, dont le président est F.R.E. Campeau, reçoit, en 1886, la visite d'un aristocrate français,

descendant d'un des frères de Napoléon I: l'ingénieur Lucien Napoléon Bonaparte Wyse, petit-fils de Lucien, prince de Canino et de la deuxième femme de celui-ci, Alexandrina de Bleschamp, veuve Jouberton. Une fille de Lucien, Christine, avait épousé Thomas Wyse.

À l'heure qu'il est, l'Institut garde un beau livre sur le canal de Panama et une dédicace amicale de l'ingénieur Wyse. Peut-être ce petit neveu du grand empereur avait-il déjà visité l'Institut car les procès-verbaux de l'époque mentionnent qu'il est membre honoraire, ce qui laisse supposer une première visite.

★ ★ ★

Un terrible incendie ravage, en mai, une partie de la ville de Hull. Le bureau de poste est détruit de même que 110 maisons, laissant 150 familles sans abri. Des souscriptions sont sans tarder établies pour venir en aide aux sinistrés. Le montant des dommages s'élève à \$250,000, somme énorme pour l'époque.

★ ★ ★

La construction de l'Édifice du sud (Langevin) avance rapidement. Il apparaît de style Renaissance italienne plutôt que Gothique civil comme les autres édifices de la colline. Lorsqu'il sera terminé, en 1888, il aidera grandement à décongestionner les quelques bâtiments qui abritent les fonctionnaires fédéraux.

★ ★ ★

À sa résidence du numéro 47 de la rue Slater meurt, en 1886, Mme Édouard J. Langevin, née Charlotte Élisabeth Armstrong, épouse du Greffier du Sénat. En présence d'une grande assistance et présidé par Mgr Duhamel, un libera est chanté à la cathédrale Notre-Dame. Les arrangements sont impressionnants. Voyez plutôt: au milieu de la nef s'élève un catafalque haut de douze pieds, au-dessus duquel est suspendu un superbe diadème en drap d'or entouré de banderoles noires et blanches. L'église était, d'autre part, tendue de draps noirs et cette coutume s'est continuée pendant plusieurs décennies de ce siècle-ci.

Plusieurs décès parsèment cette année 1886:

Joseph Payette, 58 ans, 384 St. Patrick

Mme Noé Valiquette née C. Lacelle, 261 St. André

John Laframboise, 435 St. Patrick

Antoine Desloges, 67 ans, père de l'hôtelier

Mme Joseph Bureau, née Marie-Louise Dion, 56 ans, 106
Queen
Mme Pierre Rocque
J.B. Arial, maître-peintre, 44 ans, 179 Bolton, qui laisse sa
femme et sept fils
Mme Augustin Roy, née Lucie Groulx
Mme Octave Latrémouille, née Marie-Joséphine Groulx, 502
Sussex
Mme Ludger Lépine, née Marie-Élisabeth Marcoux, 57 ans, 89
Water

Si le nombre de décès chez les adultes semble élevé, il n'est pas comparable au taux de mortalité des bébés qu'ont recueillis les religieuses qui s'occupent de l'Asile Bethléem. En lisant les procès-verbaux de la ville d'Ottawa pour l'année 1883, le maire étant le docteur Pierre St-Jean, j'y trouve un rapport des docteurs Valade et Prévost fait aux autorités de la ville sur les décès des enfants trouvés. Le taux en est effarant: pour 1879-80: 79½%, pour 1880-81: 81%, pour 81-82: 97% et pour 82-83: 88%. Les médecins expliquent ces chiffres inquiétants par l'état de malnutrition des petits à leur arrivée à l'Asile, les maladies du tube digestif dont la plupart meurent avant d'avoir trois mois d'âge et, surtout, le fait qu'un bébé, pour être en santé, doit être nourri au sein. À la fin de 1883, un comité de médecins recommande que l'Asile soit fermé mais il semble bien qu'on ne donna pas suite à cette suggestion car les Soeurs accueillirent, de 1879 à 1895, plus de 3,000 petits abandonnés.



Divers

— Le train Intercolonial va maintenant de Montréal à Vancouver. L'ouest s'ouvre et les immigrants entrent à pleine porte, avec l'aide du gouvernement. John A. Macdonald, qui n'avait jamais visité l'ouest du pays qu'il gouvernait pourtant depuis un bon nombre d'années, se décide à faire le voyage en juillet 1886.

— Fondée en Angleterre en 1865 par celui qui deviendra le général William Booth, l'Armée du Salut commence, en 1886, ses oeuvres de charité au Canada. Parce que cet organisme se veut discipliné, mobile et avec un esprit de corps semblable à celui d'une organisation militaire, ce mouvement chrétien s'appelle une Armée. Les quartiers généraux sont à Toronto.

CHAPITRE XIII

1887 Politique — Annexion des faubourgs de la ville — L'Institut canadien-français — Églises — Les Canadiens français — Premiers Juifs — Arrivée des Soeurs du Précieux-Sang — Divers

Croirait-on que les discussions orageuses entre le gouvernement fédéral et les provinces sont d'invention récente? On se tromperait grandement. John A. Macdonald étant chef du gouvernement, quatre premiers ministres libéraux et un premier ministre conservateur, se réunissent à Québec le 21 octobre 1887, la Colombie Britannique et l'Île-du-Prince-Édouard n'envoyant pas de représentants.

Il est alors fréquemment question de demanteler la Confédération mais on parle aussi d'arrangements financiers plus favorables aux provinces. Le Manitoba se plaint du monopole du Pacifique Canadien. En somme, personne n'est content, et le fédéral l'est moins encore lorsqu'il doit s'incliner devant les réclamations des provinces.

À ce moment-là, la Confédération était en grande perte de vitesse. L'année précédente, Fielding avait gagné l'élection provinciale en Nouvelle-Écosse après qu'il eut assuré ses électeurs que sa province devrait se séparer du reste du Canada.

Sur la colline, Joseph Tassé est remplacé par Honoré Robillard comme représentant conservateur d'Ottawa. Il le restera jusqu'en 1896, à l'avènement du parti libéral au pouvoir¹. Peu d'années après son élection, Honoré se maria, en secondes noces, avec Marie-Cléopâtre Richer et vécut avec sa nombreuse famille dans sa belle maison appelée "Terrasses Philomène" rue Daly, près de Cobourg, nommée ainsi d'après sa première femme Philomène Barrette.



¹ "Bytown" page 356

La ville agrandit ses frontières. L'annexion des petits villages qui entouraient la capitale comprend d'abord New Edinburgh incorporé en 1867 et annexé en 1887, puis le village de Gloucester, deux ans plus tard. La même année, Stewarton, Rochesterville, Mount Sherwood et Orangeville font partie de la ville d'Ottawa.

C'est probablement en 1887 que New Edinburgh envoya siéger au Conseil municipal John Henderson, John Rodgers et John Askwith. Leur carte électorale portait: "Vote for the three Johns".

Le village de Rochesterville avait été nommé d'après un pionnier de Bytown qui fut, en 1870-71, maire d'Ottawa.



Cette année 1877 en est une de désastre pour l'Institut canadien-français dont le bel immeuble, au 76 de la rue York, depuis dix ans le centre actif d'une intense vie culturelle et sportive, est détruit par un incendie qui n'en fait que des cendres à l'intérieur des murs de pierre qui vacillent et que l'on doit étayer. L'Institut, non découragé cependant, doit chercher refuge dans les salles de l'Union St-Joseph puis dans un local temporaire, rue Sussex.



La jolie petite église d'appartenance anglicane St. Margaret est construite à Janeville, en bordure du chemin de Montréal².

Les murs de l'église de pierre Notre-Dame de Lourdes, près du cimetière continuent de s'élever.



C'est en 1887 que le boucher Michel Boyle épouse, en quatrièmes noces, Adélaïde Lefebvre, de St-Roch. On se souvient que d'un premier mariage, il avait eu plusieurs enfants. Ce quatrième hymen lui donnera également de nombreux rejetons: un garçon et six filles dont deux dames Châteauvert, et Mme Desjardins, épouse du pharmacien.

Est-ce en venant rendre visite à son neveu, Alphonse LeMoine qui, vers 1865, était analyste officiel au Parlement d'Ottawa, que le journaliste et pamphlétaire Arthur Buies fut à même de voir combien la petite ville était peu digne d'être une capitale? Toujours est-il qu'il vint tout de même y chercher une épouse, jeune en

² "Bytown" page 345

comparaison de son âge à lui qui avait 47 ans. Marie-Mila Catellier était la fille de Ludger-Aimé Catellier, régistrateur général adjoint du Canada. Celui-ci refusa sa charmante fille à celui qu'il considérait comme un hurluberlu. Mais Buies convainquit sa bien-aimée de venir le rejoindre à Québec où eut lieu le mariage le 8 août 1887. Le couple eut cinq enfants. On se souvient qu'Arthur Buies, partisan de l'annexion du Canada aux États-Unis, prônant bien haut la république et tournant en dérision la couronne britannique, proclamait qu'il faut que les hommes soient libres, sans ingérence du clergé quant au temporel. Il mit beaucoup d'eau dans son vin lorsque le curé Labelle réussit à calmer ces excès de langage et de plume. Le mariage devait faire le reste et assagir le rebelle. Arthur Buies mourut en 1901.



Ce fut vers 1887 que vint s'établir à Ottawa S.J. Major, né à Orléans. Ancien épicier, il mit sur pied ici une maison d'affaires qui progressa rapidement. D'abord installé à l'angle des rues Murray et Dalhousie, son commerce de Maison en gros prit de l'ampleur, déménagea aux numéros 126 à 136 de la York, dans l'ancienne "Spaghetti factory". Dans la deuxième partie de ce livre, je parle plus en détail de cette famille Major. Lorsque Mme S.J. Major prit la direction des affaires à la mort de son mari en 1903, elle devint une, sinon la première femme d'affaires canadienne-française dans une société presque entièrement dominée, dans le monde du commerce, par l'élément masculin. C'est donc dans le Tome IV que j'aurai le plaisir de parler de Mme S.J. Major et, de fait, de plusieurs femmes car si pour les trois premiers tomes, il m'a été impossible de trouver, outre les supérieures de communauté, des femmes qui n'ont pas été submergées dans l'anonymat des oeuvres charitables et de bénévolat, le début du 20^{ième} siècle verra des femmes prendre, sans timidité, la tête de mouvements d'entraide et, comme Mme Major, de maisons d'affaires.

Déjà, cependant, en 1887, des dames se lancent à ouvrir, ici, de petites boutiques, tenues par Miss A. McDonald, 521 Sussex ou Mme Thomas Byfield née Dumouchel. On vend là des vêtements, des chapeaux, des bas et des gants pour dames. Je parierais que ces dames étaient ou célibataires ou veuves car aucun mari ne permettrait à sa femme de "s'exhiber" de cette façon. D'ailleurs, la sévérité qui s'exerce envers le sexe féminin dépasse les limites, même à cette époque pudibonde. Ainsi, M. le Grand vicaire Routhier condamne, du haut de la chaire, les glissades, le patinage et les marches à la raquette pour les jeunes filles, comme des occasions prochaines de péché. . . Que leur reste-t-il à ces pauvres,

comme distractions? Sans doute, la broderie, la couture et le tricot, assises bien sagement près des rideaux empesés du salon familial, attendant, yeux baissés, le jeune homme qui viendra les sortir de ce four pour les mettre dans sa maison, pourvoyeuse de fricots et de berceaux. . .



Les premiers Juifs arrivent à Ottawa. Ils se groupent autour du Marché By et exercent les métiers de brocanteurs, marchands et fabricants de montres.



En 1887, Mgr Duhamel invite les Soeurs du Précieux Sang, de St-Hyacinthe, à s'établir dans sa ville épiscopale. Pour monastère, il leur offre, rue St. Patrick, voisin de l'évêché, le modeste établissement qui avait été le berceau de la Congrégation des Soeurs Grises de 1845 à 1850. Les nouvelles arrivantes furent d'abord logées chez les Soeurs Grises; c'est en procession que Mère Catherine Aurélie et ses compagnes se rendirent de la Maison mère à la basilique. Après la bénédiction du saint sacrement, les religieuses prirent possession de leur modeste couvent. Le lendemain, Mgr Duhamel dira la messe dans la petite chapelle installée en 1845 par les Soeurs Grises.

Au moment de cette arrivée, Mère Duguay est Supérieure générale des Soeurs Grises. Elle mourra à la fin de 1888 et sera remplacée au début de l'année suivante par Mère Rosalie Demers, native du diocèse de Québec. Mère Demers dirigera la communauté pendant dix ans. C'était sous le règne de Mère Bruyère que la nouvelle supérieure était entrée chez les Soeurs et cela dès 1857. Elle avait été directrice de l'école Guigues de 1861 à 1865. Douée de qualités d'administratrice hors pair, Mère Demers guidera sa communauté avec clairvoyance.

En cette année 1887, Soeur Lavoie, entrée chez les religieuses à 15 ans, en 1845, meurt après une vie remplie car elle avait soigné les malades, elle avait été pharmacienne, sacristaine pendant six ans et finalement supérieure de la Maison des Soeurs Grises à Plattsburg. On se souvient qu'elle était la fille de charitable boucher Lavoie qui aida grandement les Soeurs à leur arrivée ici en 1845. Soeur Lavoie mourut à Ottawa après une longue maladie.



Divers

— Le 24 février, un soulèvement suivi d'un incendie eurent lieu à Vancouver. L'année précédente, la ville avait été complètement détruite par le feu. Cette fois-ci, trois cents personnes s'objectant furieusement au nombre toujours croissant de Chinois au service de la ligne du Pacifique Canadien, de Port Moody à Vancouver, se dirigèrent vers les cabanes qu'habitaient les Chinois aux limites de la ville. Ces derniers furent battus puis on mit le feu à leurs pauvres habitations. La police s'en mêla. L'incendie fut maîtrisé mais la capitale, Victoria, envoya des policiers surveiller la ville révoltée jusqu'à ce que le chemin de fer soit tout à fait complété.

— Un premier club de raquetteurs est fondé à Hull. Le "National" disparaîtra en 1900.

— Wilfrid Laurier, le bel orateur à la voix d'or, devient chef du parti libéral.

CHAPITRE XIV

1888 Chapelle du pensionnat du Sacré-Coeur — “La lyre d’or” — Nouveau Gouverneur général — Soeurs du Bon Pasteur — Nouveaux poste de police et station de feu — Églises — Nouveaux immeubles, rue Wellington — Incendie à Hull — Violent cyclone — Politique municipale — Les Canadiens français — Divers

L’abbé Georges Bouillon, ce remarquable prêtre-architecte, responsable de la décoration de la cathédrale Notre-Dame, met son talent à l’érection d’une splendide chapelle pour le pensionnat de la rue Rideau. C’était, à la vérité, une ravissante construction, dessinée avec beaucoup de goût, avec des colonnes à multiples faisceaux, une décoration délicate; toutes les élèves du couvent se rappellent cette oeuvre de beauté. Lorsque les Soeurs Grises vendirent le pensionnat après que les cent ans de l’institution furent célébrés en 1969, un concert universel de clameurs s’éleva pour préserver ce monument. Rien n’y fit et le beau couvent fut démoli. On dit, cependant, que la chapelle est conservée par la Commission de la capitale nationale quelque part et qu’un jour elle sera remontée, peut-être comme cette façade de zinc laquelle est suspendue si curieusement derrière les murs d’un restaurant de la promenade Sussex.

★ ★ ★

Le premier numéro d’une publication intitulée “La lyre d’or” voit le jour en janvier 1888. Y participent une pléiade d’écrivains et de poètes de la région. On fait les plus grands éloges de cette revue mensuelle, remplie d’articles intéressants. Malheureusement, je n’ai pu me rendre compte de cela car la salle de journaux des Archives nationales n’en possède aucun exemplaire. Stanislas Drapeau en était le rédacteur. La revue disparut au milieu de l’année suivante.

★ ★ ★

Le baron Stanley, remplace le Gouverneur général Lansdowne. Il amène avec lui quatre de ses dix enfants; deux de ses fils seront les aides de camp de leur père.

Solide, grand pêcheur, admirateur du jeu de hockey, c'est lui qui institua la fameuse coupe Stanley, symbole d'excellence dans ce jeu que les Canadiens ont perfectionné mais que les Russes, eux, dominant souvent. Stanley, né en 1841, était le fils de Lord Derby, Premier ministre de l'Angleterre. Lady Stanley fonda, rue Rideau, "The Lady Stanley Institute" pour l'entraînement des infirmières.

Lord Stanley, qui était un très bon ami du Premier ministre du Canada, John A. Macdonald, eut la douleur de le voir mourir ici en 1891.



Ce fut en 1888 que les Soeurs du Bon Pasteur installèrent une buanderie dont la haute et mince cheminée existe encore de nos jours derrière l'Ambassade de Chine laquelle, comme on le sait, occupe maintenant l'ancien couvent. C'est donc là que, pendant nombre d'années, du linge fin, des vêtements fragiles et des nappes ornées de dentelles et de broderies, furent lavés avec soin, le travail des Soeurs et de leurs pensionnaires étant fortement apprécié par la population outaouaise.



Derrière l'hôtel de ville, rue Elgin, on construit une nouvelle station de feu.

On s'était beaucoup plaint dans la région de l'insalubrité du poste de police de la rue Elgin. En 1888, un nouveau poste est construit au coût de \$13,735.00, rue Elgin, entre Albert et Queen. C'est un modeste édifice à trois étages. À ce moment-là, la surveillance des rues se faisait à pied car l'usage des bicyclettes fut adopté vers 1896 seulement. Plus tard, en 1900, les policiers se servirent de voitures à un cheval et, douze ans plus tard, de motocyclettes. Au siècle dernier, ceux qui veillent sur notre sécurité portaient une coiffure semblable à celle des policiers londoniens; ce haut casque ne fut remplacé par la coiffure actuelle que vers 1917.



L'église luthérienne St. Paul, angle Wilbrod et King Edward, fut commencée en 1888 et terminée deux ans plus tard, tel qu'en fait foi une plaque sur la façade.

D'autre part, le curé Prud'homme décide de faire agrandir l'église Ste-Anne. Le chœur prend l'aspect qu'il a maintenant, sa forme arrondie donnant plus d'espace pour les cérémonies liturgiques et du même coup plus de place aux fidèles de cette paroisse qui a maintenant quinze ans d'âge.



L'édifice Langevin, rue Wellington, est terminé.

Afin d'abriter une succursale de la banque "Union of Canada", on construit, aussi rue Wellington, au numéro 128, un immeuble en grès et briques, classé de valeur historique. Propriété du gouvernement fédéral, il sert maintenant d'entrepôt à l'Ambassade des États-Unis et aussi contient des bureaux du Ministère des Travaux publics. Trois arcades décorent sa façade avec des colonnes corinthiennes et une fenêtre semi-circulaire sur laquelle se trouve un parapet décoratif.



Une autre conflagration, peut-être pire que celle de 1886, dévaste une partie de la ville de Hull qui a pourtant eu sa part de catastrophes. L'incendie s'est déclaré le 5 juin, à l'hôtel de ville en bois dont la perte totale ne serait pas un si grand désastre; mais, l'église Notre-Dame de Hull, le couvent, le presbytère, les stations de feu et de police et de 150 à 200 maisons sont la proie des flammes. 1,500 personnes sont sans abri. C'est une terrible catastrophe. Aussitôt, des comités se forment pour aider les malheureux qui ont perdu leur avoir.



Ce mois de juin 1888 est catastrophique pour la région. Un cyclone d'une force inouïe traverse la ville. Les vieux fouillent leur mémoire pour se souvenir d'un cataclysme de cette envergure et n'en trouvent pas. La ville est jonchée de débris que les vents violents ont jetés dans les rues et sur les routes de la campagne environnante. Les toits ont volé en l'air, les poutres s'effondrent et c'est de fait, l'une d'elles qui a tué Mary Ann McVeigh, 12 ans, qui, avec vingt autres petites filles, étaient dans la petite église St. Thomas Aquinas, construite un peu plus d'un an auparavant. De par la ville il y eut d'autres pertes de vie dues à l'effondrement de toitures et des poutres lourdes qui les soutenaient. On commencera la reconstruction de l'église, l'année suivante;

quelques années plus tard, M. Myrand (futur curé de Ste-Anne) sera curé de l'église St.Thomas d'Aquin de Billings Bridge.

★ ★ ★

Messieurs Laverdure, Larose, Bingham et Durocher sont maintenant échevins, M. Desjardins n'ayant pas réussi à se faire élire.

De temps en temps, je vois dans les journaux le décès d'un des excellents ébénistes qui travaillèrent à l'Atelier du gouvernement, à l'extrémité nord de la rue Bank. Ainsi, en 1888, meurt J.Bte Gauvreau, 50 ans, qui au moment de son décès, avait été envoyé par le gouvernement fédéral vers les Territoires du Nord-Ouest pour y surveiller des travaux. M. Gauvreau laisse une femme et cinq enfants.

Décès, en 1888, de Mme Alfred Ducharme, de Mme Joseph Bourgeois, d'Augustin Roy, du fils âgé de 14 ans de Narcisse Pageau, et d'Ephrem Chevrier.

Divers

— Le curé Labelle institue une Loterie nationale pour aider à la colonisation du nord.

— La soeur du docteur Coyteux-Prévost, Valentine, entre chez les Soeurs Grises.

— Le club de curling Rideau est fondé avec, comme premier président, Sir Sandford Fleming, ingénieur, qui avait dessiné le premier timbre canadien et avait été pour beaucoup dans la construction du chemin de fer Pacifique Canadien.

— L'abbé Cyprien Tanguay, auteur du "Dictionnaire généalogique des familles canadiennes" est nommé Camérier secret de Sa Sainteté Léon XIII.

CHAPITRE XV

1889 Politique municipale & journaux — L'archiviste F.J. Audet — Arthur Buies — Visiteurs — Nouvelles églises: Sacré-Coeur et St. Brigid — Université d'Ottawa — Les Canadiens français — Les ponts

Au début de janvier 1889, commence une campagne intense pour élire un nouveau maire en remplacement de l'avocat McLeod Stewart. Il y avait eu trois maires de langue française depuis les débuts de notre ville: Turgeon, Martineau et le docteur St-Jean. Le docteur F.X. Valade voulut être quatrième. Mal lui en prit! Il fut battu par le marchand Jacob Erratt. Comme à l'accoutumée, la campagne fut violente, non pas en actions mais en paroles. "Le Canada" appuyait le candidat canadien-français et, lorsqu'il croula, blâma les Irlandais catholiques et aussi le docteur St-Jean qui avait fait paraître, dit-il, des articles injurieux dans le "Free Press". Mais le docteur Valade, homme paisible, clama son amitié pour le nouveau maire "qui est son ami" et tout s'apaisa.

D'ailleurs, "Le Canada" qui dura dix ans et que j'ai lu à plusieurs reprises avec quelque plaisir, est un bon journal, du moins pas plus mauvais que ceux qui l'ont précédé. Publié en édition quotidienne à \$4 par an, il sort aussi un hebdomadaire à \$1.00 par année. Féroce conservateur, il ne trouve rien de bon chez les libéraux et les ridiculise constamment. Le journal compte quatre pages, la première consistant surtout en annonces et en quelques colonnes sur ce qui se passe en dehors de la ville. Les deux suivantes sont remplies de détails sur la vie du Parlement, celle de la ville, etc. Aucun événement d'importance ne lui échappe et ce journal, près du peuple, parlant beaucoup des habitants et relatant le moindre incident les concernant est ce que j'appelle "un journal humain". Un tel se fait-il mal en glissant, s'écorchant le coude?...Celui-ci ou celui-là vient-il passer quelques jours en ville?...Un autre, comme le fils Robillard,

conduit-il un attelage qui prend le mors aux dents? . . . Le journal relate cela. Ce qui fait que, en parcourant les pages, c'est comme si on se promenait dans les rues de la ville, regardant vivre les gens.

Dans le même ordre d'idées, rapportons ici qu'en cette année 1889 naîtra un journal qui durera quarante-trois ans: "Le Spectateur" que fonda, à Hull, M. Napoléon Pagé. Paraissant deux fois la semaine, il se veut "un journal indépendant, sérieux, etc". Dans la revue *Asticou* de mars 1973, une très bonne analyse de la suite de journaux qui furent publiés dans la ville transpontine, est donnée et vaut la peine d'être lue.

Pendant cette année 1889, Olivier Latour est élu échevin du quartier Ottawa tandis qu'Édouard Pinard est commissaire des écoles séparées dans le même quartier.



"Tout Canadien, de quelque condition qu'il soit, étant issu de gens de bien, devrait se faire une gloire de connaître ses ancêtres, de transmettre à ses descendants la généalogie et l'histoire de sa famille. L'honneur du nom . . . etc."

Cette phrase est inscrite dans la préface du livre de François J. Audet sur sa famille.

François-Joseph Audet, archiviste et écrivain, entra aux Archives nationales à Ottawa en 1889. Né à Détroit, dans l'État du Michigan, en 1867, il étudia à Ottawa puis à Montréal. Audet devint chef de l'information en 1905. Président de la Société historique du Canada, membre du Cercle des Dix, il avait publié, en 1896, une petite brochure sur les journaux de notre ville depuis sa fondation, travail de grande utilité pour les chercheurs car un ouvrage de ce genre est extrêmement rare, surtout écrit en français. Malheureusement, la période couverte par cet ouvrage s'arrête quelques années avant la fin du siècle. Audet aurait pu aisément le compléter car il vécut jusqu'en 1943. Cependant, il écrivit, en 1924, en collaboration avec Joseph Alfred Lapointe, de West Broughton, un intéressant ouvrage sur les Audet. On peut consulter également dans plusieurs *Bulletins des Recherches historiques*—tout spécialement le volume 32—les articles que l'archiviste écrivit sur des personnalités canadiennes-françaises d'Ottawa et sur des pionniers de Bytown. En prévision du centenaire de la ville d'Ottawa en 1926, F.X. Audet fit paraître dans "Le Droit", une série intitulée "Histoires, Réminiscences, Biographies" aux dates suivantes: 26 janvier, 2 février et 9 février 1924.

Dans un ouvrage de F.J. Audet, "Contrecoeur", l'auteur nous donne d'intéressants détails sur ce berceau de la famille. Il

mentionne la croix de chemin érigée sur la terre où naquit le futur archevêque d'Ottawa, Mgr Duhamel, dont la mère s'appelait Marie-Joseph Audet.

La liste des oeuvres de F.J. Audet est donnée dans le Dictionnaire biographique à la page 23.

Je pense que l'épouse de l'historien Lucien Brault est la nièce de Mme F.J. Audet qui était née Harwood.



Le journaliste Arthur Buies publie, en 1889, un livre intitulé "L'Outaouais supérieur". Il qualifie la vallée de "immense et luxuriante vallée de l'Outaouais" mais son admiration pour notre ville est quelque peu ambiguë. "Bytown, entrepôt sauvage, dit-il, à peine connu. . ." Il parle ici de ce qu'était notre ville vingt-cinq ans avant 1889, donc vers 1864 mais, déjà, Bytown était devenu Ottawa et n'était plus "un entrepôt sauvage" mais le siège du gouvernement fédéral. Cependant, Buies vante l'oeuvre du lieutenant-colonel By et parle du canal Rideau et de "la grandeur de l'entreprise conçue et si vaillamment exécutée par cet homme remarquable". Cette dernière remarque nous console de la précédente.

Buies avait-il remarqué que, déjà, les Canadiens français de la région étaient aux prises avec leurs ennemis, surtout sur la question de l'enseignement? Toujours est-il que le journaliste prend leur défense: "On ne saurait croire, dit-il, les efforts constants et acharnés qui se font pour noyer les Canadiens français partout où ils essaient de pénétrer en dehors de la province de Québec". Puis, suit une profession de foi: "Je suis, affirme-t-il, animé, par-dessus toutes choses, d'une tendresse profonde pour la race à laquelle j'appartiens".



Louis Bonaparte Wyse, petit-neveu de l'empereur Napoléon 1er, vint-il encore au Canada pour visiter la région du lac Témiscamingue pendant l'été de 1869. Il semblerait que oui et à cette occasion, l'ingénieur fut reçu à l'hôtel Russell, le 19 août, où on lui offrit un banquet¹.

De même que le géographe Reclus qui s'intéressait beaucoup à la colonisation du Témiscamingue, Louis Wyse acheta des lots sur les rives du lac. Peut-être, est-ce à ce moment-là qu'il se rendit

¹ Voir "1886"

glissoire, et autres, de même que les grands moulins de J.R. Booth, Perley & Pattee, etc., couvraient les îles de la Chaudière. Un poste de péage existait depuis 1828 du côté d'Ottawa, nous dit Joseph Jolicoeur³, "le tarif en étant de 2 cents par personne ou par voiture".

Je ne parle ici que du pont qui surplombe le cours principal de la rivière des Outaouais. Mais, il fallut aménager également une série de petits ponts—peut-être, sept—qui reliaient les îles entre elles avant de s'engager sur le pont suspendu.



Le poissonnier Moïse Lapointe qui tient boutique au Marché By perd un petit enfant, ce qui n'est pas rare car le nombre de décès des bébés qui ont quelques mois seulement, dépasse en nombre les décès d'adultes. De même, on voit souvent des jeunes femmes dans la vingtaine succomber après la naissance d'un enfant ou, souvent, à la suite d'une maladie qui, à mesure que s'écouleront ces années de fin de siècle, deviendra plus fréquente: la tuberculose.

Romain Pagé, 58 ans (résidence: 134 Cathcart), Mme Cyrille Choquette née Barbeau (résidence: 26 Botelier) et Mme Antonia Champagne, 68 ans, née Julie Curtis (résidence: 501½ Sussex) meurent en 1889. L'avocat N.A. Belcourt se marie, à Québec, avec Mlle Shehyn et J.P. Lévesque, qui deviendra un marchand très connu de fourrures de Hull, naît dans la paroisse Ste-Anne, à Ottawa.

Il n'y a pas que des décès... On danse, et on s'amuse aussi. Ainsi, pour les 19 ans de Thomas Brûlé fils, ses amis le fêtent.

Il y en a qui, les pauvres, ne trouvent pas la vie si drôle. On se suicide au vert de Paris, poison inconnu de nos jours, je crois, mais qui faisait son effet à l'époque. Un autre malheureux, bouleversé d'avoir découvert que sa nouvelle épouse "était une femme publique" se coupe le poignet et meurt tristement au bout de son sang.

J.P.M. Lecourt, architecte que le gouvernement fédéral avait envoyé dans l'ouest pour surveiller la construction d'édifices gouvernementaux, revient dans la capitale et devient président de la Société St-Antoine de Padoue, dont j'ignore les buts, sûrement charitables.

"Le Canada" rapporte tout cela pêle-mêle et c'est aussi dans le même désordre que je vous les livre en vrac.

³ "Histoire anecdotique de Hull", page 70

CHAPITRE XVI

1890 Fondation de paroisses — Apparence de la ville — Promenade le long de la rue Wilbrod — Divers

Je n'aime pas l'obscurité mais quand elle prend cet aspect feutré, elle est supportable surtout quand elle s'accompagne d'un soir aussi doux. Le nord-ouest a présenté à nos regards, il y a une heure, un ciel d'une indicible beauté, les nuages trainant après eux de longues écharpes d'un rose pâle, effilochées, vaporeuses.

Le tortueux ruban glacé, immobile, de la rivière Rideau reflète tous les réverbères du pont St. Patrick qui n'a pas, bien sûr, la splendeur du Karlbrucke de Prague; dans le soir qui tombe, cependant, son tablier un peu bombé présente des lignes modernes acceptables. Le pont, refait il y a quelques années seulement, a perdu ses grosses arches de pierre où les oiseaux, surtout les mouettes, s'engouffraient en nombre imposant. Je suis certaine qu'il y avait là-dessous de nombreux nids. C'était un refuge, une maison, un toit pour toutes sortes d'oiseaux. Je les ai vus tourner en rond pendant des semaines cherchant leur ancien logis tout près de l'eau tranquille de la Rideau. Tout à côté de mon balcon, la rivière qui encercle de ses deux bras l'île Porter, suit un virage prononcé. Pour mon plaisir, elle présente ses courbes gracieuses et sa surface de satin avec une eau immobile et si peu profonde, en ce temps-ci de l'année, que le fond de la rivière apparaît à maints endroits.

Les bois de Rockliffe d'où émergent, par temps clair, les toits de Rideau Hall, s'enlisent maintenant dans la pénombre, faiblement éclairée par de pâles lueurs. Les fenêtres des maisons de New Edinburgh ont chacune leur petite goutte de lumière. Il faut quitter le balcon qui surplombe une ville prête au sommeil et nous retourner vers ce qui constituaient les événements de 1890.

J'emprunte au Père de Barbezieux, bien placé pour connaître son histoire puisqu'il en fut l'un des fondateurs, l'installation ici de la paroisse St-François d'Assise. Le 1er juillet 1890, deux Pères Capucins de la province de Toulouse arrivent à l'archevêché d'Ottawa. Ce sont les Pères Ladislas de Paris et Alexis de Barbezieux¹. Mgr Duhamel s'occupe de leur trouver une paroisse et la chose tombe bien car il s'agit de démembrer St-Jean Baptiste dont le territoire était si vaste qu'il englobait tout l'ouest de la ville. Après le démembrement, la population de cette paroisse, presque exclusivement de langue française, comptait 725 familles, un nombre encore respectable.

Chemin Richmond (rue Wellington maintenant), les Capucins achetèrent de G.H. Perley, un terrain de douze arpents, pour la somme de \$12,000. Quatre arpents serviront à élever l'église et, un peu plus tard, le couvent. Dessinée par Jude Routhier et construite par J.B. Bélanger, l'église de briques fut inaugurée le 1er mars 1891. Elle servit pendant environ 22 ans. Le nombre de Pères Capucins augmenta à un rythme rapide et l'historien Barbezieux donne le nom de chacun d'eux.

La paroisse comprenait spécialement Mechanicsville et Hintonburg mais, de fait, les Pères s'occupaient d'une population dispersée jusqu'à Britannia. Éventuellement, le nombre de familles desservies par St-François d'Assise s'éleva à huit cents.

La première église fut remplacée, en 1915, par celle que nous voyons maintenant. De grands changements ont eu lieu dans cette paroisse et je ne manquerai pas de les signaler.

Les fondations d'églises se suivent à un rythme rapide. En 1890 également, s'élève une église, rue LeBreton: Our Lady of Perpetual Help, construite par l'entrepreneur O'Connor sur les plans de l'architecte Bowes. Son premier curé fut le Rév. Joseph Cole. Cette nouvelle paroisse constituait un démembrement de la paroisse irlandaise de St. Patrick et comprenait toute la partie de la ville à l'ouest de la rue Division (Booth). La paroisse s'étendait jusqu'à Fallowfield.



Au début de cette décennie 1890, il me semble que la ville n'a pas fière allure. Cette minable apparence est due surtout à l'état des rues dans lesquelles les bottes s'enfoncent au printemps, la boue changeant en cloaque les artères sur lesquelles les marchands doivent mettre des planches pour que leurs clients puissent circuler. Le pavage de la rue Sparks se fera pendant la décennie qui

¹ "Bytown", page 12

commence et on en sera si content qu'une fête aura lieu à cette occasion à l'hôtel Russell.

Les visiteurs ne manquent pas de remarquer l'état des rues. Ainsi, dans sa "Nouvelle Géographie Universelle" publiée en 1890, le fameux géographe Reclus note que la centralisation a fait du chef-lieu la cinquième ville de la Puissance du Canada. Il continue: "La ville d'Ottawa est fort bien située. . . en aval de la cascade dite de la Chaudière". Hull est qualifiée par lui de "bourg industriel" et la rivière des Outaouais est "un fleuve". Reclus mentionne la rotonde fort élégante qui sert de bibliothèque et contient déjà plus de 100,000 volumes. "À l'aspect des faubourgs qu'ils habitent, on voit sans peine qu'ils (les Canadiens français) sont pour la plupart plus pauvres que les Anglais. Leurs maisonnettes en bois sont d'apparence misérable et leurs rues malpropres et mal pavées". Il ajoute "Ils forment un quart de la population". En fait de "rues mal pavées" il lui aurait fallu mentionner la ville entière, car toutes les artères sont impassables par mauvais temps. En face de l'hôtel Russell, par exemple, on a installé une allée de pierres pour permettre aux piétons de traverser la rue sans piétiner dans une boue épaisse.

Il est vrai que la capitale sent encore le village dont on a de la difficulté à se débarrasser. On voit, dans les cours, des poulaillers, des écuries, des chevaux, des cochons et des vaches. J'ai déjà dit que les Frères et les Soeurs Grises en possédaient. De fait, des centaines de vaches paisaient encore sur les terres de Rockliffe que des propriétaires avisés louaient pour \$1 par mois.

Alphonse Lusignan, écrivain d'esprit, n'est guère flatteur pour notre petite ville. "Quel plaisir (d'habiter) dans Ottawa, dit-il, cette nécropole où le tramway se repose le dimanche, où la police arrête l'enfant qui joue à la balle ou au cerceau le jour du Sabbat, où les voitures de place sont remisées pendant le Sabbat, dans cette ville anglaise. . ." etc.

Mais, l'année 1891 apportera une grande amélioration avec l'apparition des tramways électriques. On s'approche tout doucement de ce siècle-ci et mes lecteurs, ceux qui ont le souffle court et une patience limitée verront, avec un soupir de soulagement, venir le vingtième siècle. Ils seront à même de lire des faits que souvent ils ont entendus des lèvres de leurs grands-parents ou qu'ils ont expérimentés eux-mêmes, tels les pénibles années pendant lesquelles le Règlement XVII a fait tant de dégâts, et puis aussi la période qui entoure la Première Grande Guerre.

² En 1890, les Soeurs Grises commencent à enseigner dans une nouvelle école de la paroisse St-Jean Baptiste: Notre-Dame du Rosaire. Elles ont aussi une école à Rochesterville et deux autres aux Flats.

Cependant, avant cela, il me faut décrire encore dix ans de la vie outaouaise.



Avant de m'atteler à continuer mon travail de recherches sur les événements qui se dérouleront avant 1900, je suis allée me promener dans un coin de la Côte de sable qui se trouve à gauche de mes fenêtres, et que je connais bien. En marchant le long de la rue Wilbrod, on s'aperçoit combien les Canadiens français s'étaient groupés et je n'en veux la preuve qu'en étudiant les propriétaires des maisons de cette rue.

L'histoire des maisons est fascinante, d'autant plus que, maintenant, les gouvernements s'intéressent à préserver notre héritage, un réveil motivé par la destruction de vieux et beaux édifices tels que le couvent de la rue Rideau, la maison Sparks et bien d'autres. Lorsque la fatalité représentée par un incendie, par exemple, se charge de cette démolition, il n'y a qu'à s'incliner, mais si ce sont ce qu'on appelle "the developers" qui font cette vilaine besogne, il faut y voir. Heureusement, il reste de nombreuses maisons anciennes partout à travers la ville. Les rues de la Côte de sable en possèdent plusieurs.

Prenons, par exemple, celle qui fait l'angle des rues Wilbrod et Friel. Il semblerait que cette dernière rue n'avait pas été tracée lorsqu'un plan, préparé par James D. Slater, le 17 juin 1859, donne les dimensions du lot 24 de la rue Wilbrod (numéro 304 aujourd'hui) comme étant 75 8/10 pieds de profondeur. Qui construisit la maison? En tout cas, elle existait en 1876 puisque le traducteur au Sénat, Monsieur A.A. Boucher l'habita avec sa famille et cela continuellement jusqu'à ce que Benjamin Sulte s'en porte acquéreur probablement au début de la décennie 1890 car l'annuaire de 1893-94 le mentionne comme propriétaire. Sulte mourut en 1924. L'habita-t-il jusqu'à sa mort avec sa femme née Joséphine Parent, fille d'Étienne Parent? Les annuaires de ce siècle-ci m'informeront de cela. Sulte et Boucher se connaissaient certainement car tous deux étaient membres de l'Institut canadien-français et s'intéressaient à tous les organismes culturels et charitables. M. et Mme Denault (elle, née Marie-Laure Berthiaume) en furent les propriétaires, vers les années quarante. C'est en 1966 seulement que M. et Mme Duggan vendirent la maison aux coiffeurs Fernand et Jacques Meunier pour \$10,000. La maison a été grandement modifiée depuis le temps où les Sulte l'habitaient, mais on peut voir encore la tourelle et, l'imagination

³ M. et Mme Sulte habitaient en 1876 le 43 Water et, en 1882, le 66 Stewart.

mentionne la croix de chemin érigée sur la terre où naquit le futur archevêque d'Ottawa, Mgr Duhamel, dont la mère s'appelait Marie-Joseph Audet.

La liste des oeuvres de F.J. Audet est donnée dans le Dictionnaire biographique à la page 23.

Je pense que l'épouse de l'historien Lucien Brault est la nièce de Mme F.J. Audet qui était née Harwood.



Le journaliste Arthur Buies publie, en 1889, un livre intitulé "L'Outaouais supérieur". Il qualifie la vallée de "immense et luxuriante vallée de l'Outaouais" mais son admiration pour notre ville est quelque peu ambiguë. "Bytown, entrepôt sauvage, dit-il, à peine connu. . ." Il parle ici de ce qu'était notre ville vingt-cinq ans avant 1889, donc vers 1864 mais, déjà, Bytown était devenu Ottawa et n'était plus "un entrepôt sauvage" mais le siège du gouvernement fédéral. Cependant, Buies vante l'oeuvre du lieutenant-colonel By et parle du canal Rideau et de "la grandeur de l'entreprise conçue et si vaillamment exécutée par cet homme remarquable". Cette dernière remarque nous console de la précédente.

Buies avait-il remarqué que, déjà, les Canadiens français de la région étaient aux prises avec leurs ennemis, surtout sur la question de l'enseignement? Toujours est-il que le journaliste prend leur défense: "On ne saurait croire, dit-il, les efforts constants et acharnés qui se font pour noyer les Canadiens français partout où ils essaient de pénétrer en dehors de la province de Québec". Puis, suit une profession de foi: "Je suis, affirme-t-il, animé, par-dessus toutes choses, d'une tendresse profonde pour la race à laquelle j'appartiens".



Louis Bonaparte Wyse, petit-neveu de l'empereur Napoléon 1er, vint-il encore au Canada pour visiter la région du lac Témiscamingue pendant l'été de 1869. Il semblerait que oui et à cette occasion, l'ingénieur fut reçu à l'hôtel Russell, le 19 août, où on lui offrit un banquet¹.

De même que le géographe Reclus qui s'intéressait beaucoup à la colonisation du Témiscamingue, Louis Wyse acheta des lots sur les rives du lac. Peut-être, est-ce à ce moment-là qu'il se rendit

¹ Voir "1886"

propriétaire d'une île qu'il nomma Ste-Hélène en souvenir de son illustre grand-oncle?

Un autre visiteur illustre fut le baron de Coubertin, initiateur des Jeux Olympiques modernes.

La célèbre chanteuse Albani vient faire entendre sa belle voix à la salle de l'Opéra. Le Premier ministre John A. Macdonald, lui offre l'hospitalité de Earnscliffe, pendant son séjour ici et Lady Macdonald reçoit en son honneur. Gustave Smith, organiste à la cathédrale Notre-Dame, fait de grands éloges du talent d'Albani dans un article paru dans "Le Canada".

D'autre essence est la visite ici du champion Louis Cyr. Il vient donner une démonstration de sa force prodigieuse, à la salle St-Jean-Baptiste, à la salle Ste-Anne et ailleurs. Il lève un poids de 3,598 livres et "d'un seul doigt" soulève 356 livres.



J'ai déjà mentionné² combien l'incendie qui avait consumé l'église du Sacré-Coeur en novembre 1978 avait peiné le coeur des paroissiens. C'était, de fait, la troisième église érigée sur le même site, qui était la proie des flammes. La première fut construite en 1889, aux frais de la compagnie des Oblats, sa façade donnant rue Cumberland. Le Père Gendreau en assumait la direction. Auparavant, l'église St-Joseph, rue Wilbrod, accueillait les fidèles des deux langues; cet arrangement a souvent donné lieu à des conflits. Maintenant, les gens de langue française se trouvaient "chez eux" dans cette belle église du Sacré-Coeur qui, malheureusement, sera détruite par un incendie en 1907.

D'ailleurs, à travers la ville, ces années de fin de siècle verront s'élever de nombreuses églises. Quelques-unes existent encore dont St. Brigid, angle des rues Cumberland et St. Patrick, église bâtie pour la population de langue anglaise de la Basse ville. La bénédiction de la pierre angulaire eut lieu en mai 1889 et, en août 1890, Mgr Duhamel assistait à l'inauguration de la belle église qui mesure 150 pieds de long mais qui, malheureusement, repose sur des assises peu solides car il existe encore, dans les entrailles de cette partie de la région, si près du grand ruisseau qui coulait le long de la rue King, des fonds humides et boueux, donc instables. Une église en pierre, de cette dimension, est lourde et, pour la soutenir, on a dû installer des arcs-boutants. L'église est munie d'un orgue Casavant et d'une grosse cloche de 800 livres nommée Bridget.

² "Ottawa 1855-1876" pages 59 et 60

De mon balcon, je vois ses clochers: l'un, bombé, et l'autre, plus court, surmonté d'un capuchon trappu. Cette conformation particulière est, je crois, plutôt rare et donne à ce grand temple, qui a eu la chance de survivre parmi tant d'autres victimes des flammes, un aspect bien caractéristique.

En cette année 1889, le chapitre métropolitain d'Ottawa est fondé. Deviennent chanoines, les Révérends Routhier, Campeau, Bouillon, Plantin, Michel, Foley, Bélanger, Philip et McCarthy. Les archives municipales possèdent une photo, exécutée en 1889 par Bélanger, de la rue Sussex, montrant le nouveau chapitre.



Le souverain pontife Léon XIII élève le Collège d'Ottawa, déjà Université civile, au rang d'Université catholique. Le Collège d'Ottawa pouvait déjà décerner des diplômes universitaires en arts, en droit et en médecine. Par décret canonique, le Pape lui confère un honneur qui met l'institution au second rang des universités catholiques de l'Amérique, la première étant l'Université Laval.



Cette année 1889 voit la reconstruction du pont des Chaudières, l'Honorable Langevin étant Ministre des Travaux publics et M. G.F. Baillargé, Ministre adjoint.

Doit-on rappeler les différents ponts qui surplombèrent, au siècle dernier, les eaux tumultueuses de la rivière des Outaouais à l'endroit où d'énormes rochers tapissent le lit de la rivière? Le premier, celui de 1828, formé de planches de bois supportées par des chaînes, s'effondra en 1836. Il s'appelait "Union bridge" parce que, pour la première fois, les rives du Haut et du Bas Canada étaient unies.

Ce fut Samuel Keefer, ingénieur pour le Ministère des Travaux publics, qui dessina la structure du nouveau pont dont la construction fut commandée par Lord Elgin. C'était un pont suspendu en fer, le seul sur la rivière jusqu'à ce que, en 1880, le pont Prince de Galles soit construit à l'île Lemieux pour que le chemin de fer du Pacifique Canadien puisse rejoindre Ottawa.

Le "Union Suspension Bridge" fut remplacé, en 1889, par un pont en acier, celui-là même qui fut endommagé durant le grand feu de 1900.

À l'époque, la circulation était intense à cet endroit car d'énormes piles de planches, de nombreuses petites usines, une

glissoire, et autres, de même que les grands moulins de J.R. Booth, Perley & Pattee, etc., couvraient les îles de la Chaudière. Un poste de péage existait depuis 1828 du côté d'Ottawa, nous dit Joseph Jolicoeur³, "le tarif en étant de 2 cents par personne ou par voiture".

Je ne parle ici que du pont qui surplombe le cours principal de la rivière des Outaouais. Mais, il fallut aménager également une série de petits ponts—peut-être, sept—qui reliaient les îles entre elles avant de s'engager sur le pont suspendu.



Le poissonnier Moïse Lapointe qui tient boutique au Marché By perd un petit enfant, ce qui n'est pas rare car le nombre de décès des bébés qui ont quelques mois seulement, dépasse en nombre les décès d'adultes. De même, on voit souvent des jeunes femmes dans la vingtaine succomber après la naissance d'un enfant ou, souvent, à la suite d'une maladie qui, à mesure que s'écouleront ces années de fin de siècle, deviendra plus fréquente: la tuberculose.

Romain Pagé, 58 ans (résidence: 134 Cathcart), Mme Cyrille Choquette née Barbeau (résidence: 26 Botelier) et Mme Antonia Champagne, 68 ans, née Julie Curtis (résidence: 501½ Sussex) meurent en 1889. L'avocat N.A. Belcourt se marie, à Québec, avec Mlle Shehyn et J.P. Lévesque, qui deviendra un marchand très connu de fourrures de Hull, naît dans la paroisse Ste-Anne, à Ottawa.

Il n'y a pas que des décès... On danse, et on s'amuse aussi. Ainsi, pour les 19 ans de Thomas Brûlé fils, ses amis le fêtent.

Il y en a qui, les pauvres, ne trouvent pas la vie si drôle. On se suicide au vert de Paris, poison inconnu de nos jours, je crois, mais qui faisait son effet à l'époque. Un autre malheureux, bouleversé d'avoir découvert que sa nouvelle épouse "était une femme publique" se coupe le poignet et meurt tristement au bout de son sang.

J.P.M. Lecourt, architecte que le gouvernement fédéral avait envoyé dans l'ouest pour surveiller la construction d'édifices gouvernementaux, revient dans la capitale et devient président de la Société St-Antoine de Padoue, dont j'ignore les buts, sûrement charitables.

"Le Canada" rapporte tout cela pêle-mêle et c'est aussi dans le même désordre que je vous les livre en vrac.

³ "Histoire anecdotique de Hull", page 70

CHAPITRE XVI

1890 Fondation de paroisses — Apparence de la ville — Promenade le long de la rue Wilbrod — Divers

Je n'aime pas l'obscurité mais quand elle prend cet aspect feutré, elle est supportable surtout quand elle s'accompagne d'un soir aussi doux. Le nord-ouest a présenté à nos regards, il y a une heure, un ciel d'une indicible beauté, les nuages traînant après eux de longues écharpes d'un rose pâle, effilochées, vaporeuses.

Le tortueux ruban glacé, immobile, de la rivière Rideau reflète tous les réverbères du pont St. Patrick qui n'a pas, bien sûr, la splendeur du Karlbrucke de Prague; dans le soir qui tombe, cependant, son tablier un peu bombé présente des lignes modernes acceptables. Le pont, refait il y a quelques années seulement, a perdu ses grosses arches de pierre où les oiseaux, surtout les mouettes, s'engouffraient en nombre imposant. Je suis certaine qu'il y avait là-dessous de nombreux nids. C'était un refuge, une maison, un toit pour toutes sortes d'oiseaux. Je les ai vus tourner en rond pendant des semaines cherchant leur ancien logis tout près de l'eau tranquille de la Rideau. Tout à côté de mon balcon, la rivière qui encercle de ses deux bras l'île Porter, suit un virage prononcé. Pour mon plaisir, elle présente ses courbes gracieuses et sa surface de satin avec une eau immobile et si peu profonde, en ce temps-ci de l'année, que le fond de la rivière apparaît à maints endroits.

Les bois de Rockcliffe d'où émergent, par temps clair, les toits de Rideau Hall, s'enlisent maintenant dans la pénombre, faiblement éclairée par de pâles lueurs. Les fenêtres des maisons de New Edinburgh ont chacune leur petite goutte de lumière. Il faut quitter le balcon qui surplombe une ville prête au sommeil et nous retourner vers ce qui constituaient les événements de 1890.

J'emprunte au Père de Barbezieux, bien placé pour connaître son histoire puisqu'il en fut l'un des fondateurs, l'installation ici de la paroisse St-François d'Assise. Le 1er juillet 1890, deux Pères Capucins de la province de Toulouse arrivent à l'archevêché d'Ottawa. Ce sont les Pères Ladislas de Paris et Alexis de Barbezieux¹. Mgr Duhamel s'occupe de leur trouver une paroisse et la chose tombe bien car il s'agit de démembler St-Jean Baptiste dont le territoire était si vaste qu'il englobait tout l'ouest de la ville. Après le démembrement, la population de cette paroisse, presque exclusivement de langue française, comptait 725 familles, un nombre encore respectable.

Chemin Richmond (rue Wellington maintenant), les Capucins achetèrent de G.H. Perley, un terrain de douze arpents, pour la somme de \$12,000. Quatre arpents serviront à élever l'église et, un peu plus tard, le couvent. Dessinée par Jude Routhier et construite par J.B. Bélanger, l'église de briques fut inaugurée le 1er mars 1891. Elle servit pendant environ 22 ans. Le nombre de Pères Capucins augmenta à un rythme rapide et l'historien Barbezieux donne le nom de chacun d'eux.

La paroisse comprenait spécialement Mechanicsville et Hintonburg mais, de fait, les Pères s'occupaient d'une population dispersée jusqu'à Britannia. Éventuellement, le nombre de familles desservies par St-François d'Assise s'éleva à huit cents.

La première église fut remplacée, en 1915, par celle que nous voyons maintenant. De grands changements ont eu lieu dans cette paroisse et je ne manquerai pas de les signaler.

Les fondations d'églises se suivent à un rythme rapide. En 1890 également, s'élève une église, rue LeBreton: Our Lady of Perpetual Help, construite par l'entrepreneur O'Connor sur les plans de l'architecte Bowes. Son premier curé fut le Rév. Joseph Cole. Cette nouvelle paroisse constituait un démembrement de la paroisse irlandaise de St. Patrick et comprenait toute la partie de la ville à l'ouest de la rue Division (Booth). La paroisse s'étendait jusqu'à Fallowfield.



Au début de cette décennie 1890, il me semble que la ville n'a pas fière allure. Cette minable apparence est due surtout à l'état des rues dans lesquelles les bottes s'enfoncent au printemps, la boue changeant en cloaque les artères sur lesquelles les marchands doivent mettre des planches pour que leurs clients puissent circuler. Le pavage de la rue Sparks se fera pendant la décennie qui

¹ "Bytown", page 12

commence et on en sera si content qu'une fête aura lieu à cette occasion à l'hôtel Russell.

Les visiteurs ne manquent pas de remarquer l'état des rues. Ainsi, dans sa "Nouvelle Géographie Universelle" publiée en 1890, le fameux géographe Reclus note que la centralisation a fait du chef-lieu la cinquième ville de la Puissance du Canada. Il continue: "La ville d'Ottawa est fort bien située. . . en aval de la cascade dite de la Chaudière". Hull est qualifiée par lui de "bourg industriel" et la rivière des Outaouais est "un fleuve". Reclus mentionne la rotonde fort élégante qui sert de bibliothèque et contient déjà plus de 100,000 volumes. "À l'aspect des faubourgs qu'ils habitent, on voit sans peine qu'ils (les Canadiens français) sont pour la plupart plus pauvres que les Anglais. Leurs maisonnettes en bois sont d'apparence misérable et leurs rues malpropres et mal pavées". Il ajoute "Ils forment un quart de la population". En fait de "rues mal pavées" il lui aurait fallu mentionner la ville entière, car toutes les artères sont impassables par mauvais temps. En face de l'hôtel Russell, par exemple, on a installé une allée de pierres pour permettre aux piétons de traverser la rue sans piétiner dans une boue épaisse.

Il est vrai que la capitale sent encore le village dont on a de la difficulté à se débarrasser. On voit, dans les cours, des poulaillers, des écuries, des chevaux, des cochons et des vaches. J'ai déjà dit que les Frères et les Soeurs Grises en possédaient. De fait, des centaines de vaches paisaient encore sur les terres de Rockliffe que des propriétaires avisés louaient pour \$1 par mois.

Alphonse Lusignan, écrivain d'esprit, n'est guère flatteur pour notre petite ville. "Quel plaisir (d'habiter) dans Ottawa, dit-il, cette nécropole où le tramway se repose le dimanche, où la police arrête l'enfant qui joue à la balle ou au cerceau le jour du Sabbat, où les voitures de place sont remisées pendant le Sabbat, dans cette ville anglaise. . ." etc.

Mais, l'année 1891 apportera une grande amélioration avec l'apparition des tramways électriques. On s'approche tout doucement de ce siècle-ci et mes lecteurs, ceux qui ont le souffle court et une patience limitée verront, avec un soupir de soulagement, venir le vingtième siècle. Ils seront à même de lire des faits que souvent ils ont entendus des lèvres de leurs grands-parents ou qu'ils ont expérimentés eux-mêmes, tels les pénibles années pendant lesquelles le Règlement XVII a fait tant de dégâts, et puis aussi la période qui entoure la Première Grande Guerre.

² En 1890, les Soeurs Grises commencent à enseigner dans une nouvelle école de la paroisse St-Jean Baptiste: Notre-Dame du Rosaire. Elles ont aussi une école à Rochesterville et deux autres aux Flats.

Cependant, avant cela, il me faut décrire encore dix ans de la vie outaouaise.



Avant de m'atteler à continuer mon travail de recherches sur les événements qui se dérouleront avant 1900, je suis allée me promener dans un coin de la Côte de sable qui se trouve à gauche de mes fenêtres, et que je connais bien. En marchant le long de la rue Wilbrod, on s'aperçoit combien les Canadiens français s'étaient groupés et je n'en veux la preuve qu'en étudiant les propriétaires des maisons de cette rue.

L'histoire des maisons est fascinante, d'autant plus que, maintenant, les gouvernements s'intéressent à préserver notre héritage, un réveil motivé par la destruction de vieux et beaux édifices tels que le couvent de la rue Rideau, la maison Sparks et bien d'autres. Lorsque la fatalité représentée par un incendie, par exemple, se charge de cette démolition, il n'y a qu'à s'incliner, mais si ce sont ce qu'on appelle "the developers" qui font cette vilaine besogne, il faut y voir. Heureusement, il reste de nombreuses maisons anciennes partout à travers la ville. Les rues de la Côte de sable en possèdent plusieurs.

Prenons, par exemple, celle qui fait l'angle des rues Wilbrod et Friel. Il semblerait que cette dernière rue n'avait pas été tracée lorsqu'un plan, préparé par James D. Slater, le 17 juin 1859, donne les dimensions du lot 24 de la rue Wilbrod (numéro 304 aujourd'hui) comme étant 75 8/10 pieds de profondeur. Qui construisit la maison? En tout cas, elle existait en 1876 puisque le traducteur au Sénat, Monsieur A.A. Boucher l'habita avec sa famille et cela continuellement jusqu'à ce que Benjamin Sulte s'en porte acquéreur probablement au début de la décennie 1890 car l'annuaire de 1893-94 le mentionne comme propriétaire. Sulte mourut en 1924. L'habita-t-il jusqu'à sa mort avec sa femme née Joséphine Parent, fille d'Étienne Parent? Les annuaires de ce siècle-ci m'informeront de cela. Sulte et Boucher se connaissaient certainement car tous deux étaient membres de l'Institut canadien-français et s'intéressaient à tous les organismes culturels et charitables. M. et Mme Denault (elle, née Marie-Laure Berthiaume) en furent les propriétaires, vers les années quarante. C'est en 1966 seulement que M. et Mme Duggan vendirent la maison aux coiffeurs Fernand et Jacques Meunier pour \$10,000. La maison a été grandement modifiée depuis le temps où les Sulte l'habitaient, mais on peut voir encore la tourelle et, l'imagination

³ M. et Mme Sulte habitaient en 1876 le 43 Water et, en 1882, le 66 Stewart.

aidant, on peut reconstituer l'ensemble tel qu'il était au siècle dernier.

Notons que la rue Wilbrod eut la faveur de nos compatriotes, tous fonctionnaires, membres de l'Institut et probablement des connaissances sinon des amis. Ainsi, le voisin de A.A. Boucher, au 300, était Antoine Gérin-Lajoie qui y mourut en 1882. Augustin Laperrière logeait au 290 Wilbrod en 1877. Au 340, Joseph Marmette, au 201 Wilbrod, Emmanuel Tassé, au 205 René Mavaut, au 213 la maison construite en 1867 fut habitée de 1868 à 1902 par J.O. Côté, Greffier au Conseil Privé. Cette maison a été classée de valeur historique. Au 255 Wilbrod, habite encore la famille d'Eugène Verreault qui d'abord se logea rue Charlotte puis déménagea rue Wilbrod où plusieurs enfants naquirent dont Alfred et Georges, plus tard Oblat.

Ai-je déjà mentionné le fait que l'historien Lionel Groulx a placé, au 240 Wilbrod, la maison du héros de son livre "L'appel de la race"? On est en 1915, au plus fort de la lutte que se font le gouvernement de l'Ontario et les Canadiens français pour la survie de leurs écoles et de leur langue. L'auteur décrit ainsi la maison où habite son héros, Lantagnac:

"Tout en ruminant ces pensées, Lantagnac parvint au numéro 240 de la rue Wilbrod. La maison était là, spacieuse, de mine bourgeoise, mais élégante, bordée d'une large véranda. À peine eut-il fait jouer le verrou du portillon de fer qui fermait l'enclos des gazons, que Virginia, la cadette de ses filles, alors âgée de seize ans, accourut se jeter dans ses bras."⁴

Après vingt-trois ans d'acceptation et aussi d'indifférence, marié à une Anglaise, Lantagnac, de vieille souche française, retrouve la fierté de sa race et déclenche ainsi un drame familial duquel il sortira presque solitaire après avoir repoussé ses anciennes relations, si confortables pourtant, avec la race considérée supérieure par lui pendant de longues années.

Plus à l'ouest de la rue, se trouvent plusieurs maisons attrayantes qui ont été achetées par l'Université d'Ottawa et qui éventuellement tomberont sous le pic des démolisseurs. L'une d'elles est située à l'angle de la rue Cumberland et porte les numéros 155 et 157 de la rue Wilbrod. Habitée pendant un temps par la famille du marchand de meubles Larivière, elle servit par après de bureaux pour le département d'Histoire de l'Université. Elle possédait une large veranda qui a été enlevée vers 1976.

Le 500 de la rue Wilbrod est une des plus imposantes maisons du quartier. De style Queen Anne, elle fut construite pour l'agent

⁴ "Ottawa 1855-1876" page 130.

d'affaires Andrew Fleck en 1901 et 1902. Le terrain appartenait à Louis Besserer, comme tout ce qui constituait la Côte de sable. La veuve de Besserer vendit d'abord l'emplacement aux Soeurs de la Charité qui le vendirent à M. Fleck. En 1942, le sénateur Norman N. Paterson acheta cette très belle maison, et la famille y habite encore.

Divers

— Prémices de ce qui se passera ici une quinzaine d'années plus tard, la question des écoles séparées du Manitoba commence à être agitée en cette année 1890. Lors de sa campagne électorale, Thomas Greenway avait dit qu'il n'était pas opposé aux écoles catholiques, ni au français dans les écoles. Une fois élu et nommé Premier ministre, il confisque une somme d'argent appartenant à la section catholique du Département de l'éducation, ne tolère plus la version française de "La Gazette officielle" et, finalement, décrète l'abolition des écoles catholiques. Puis, défense de parler français en Chambre, etc.

La Cour Suprême blâme le gouvernement du Manitoba, mais le Conseil Privé de Londres renverse ce jugement. Maintenant, après presque cent ans de la loi défendant l'usage du français au Manitoba, après que beaucoup des nôtres ont été bel et bien anglicisés... la Cour Suprême remet en cause le jugement du Conseil Privé de Londres et déclare que son jugement à elle était juste... Et voilà que cela fait vraiment une belle jambe à ceux qui, il y a un siècle, croulaient sous une loi injuste⁵!

Il paraît qu'en février 1980 "on a parlé français à l'Assemblée législative du Manitoba". "Qu'avez-vous dit?" s'exclame "Le Droit" qui titre ainsi un petit reportage sur l'évènement.

— Le 7 février 1890, naît à Ste-Élisabeth-de-Joliette, Gustave Lacasse, d'un père canadien-français et d'une mère irlandaise. Plus tard médecin, il deviendra le plus zélé défenseur que Windsor et ses environs aient connu. Journaliste, il mettra sa plume au service de ses compatriotes, en défendant leur langue et leur foi. Sénateur vers 1927, il viendra à Ottawa, ne délaissant pas pour autant la direction de "La feuille d'érable" qu'il avait fondé. Son fils, Maurice, a écrit "Le lion de la péninsule" à la mémoire de son père dont je parlerai plus longuement dans le Tome IV de cette série d'ouvrages sur Ottawa.

⁵ "Ottawa 1855-1876" page 160.

CHAPITRE XVII

1891 Population — Tramways électriques et autres améliorations — Première grève de la région — Mort du Premier ministre, Sir John A. Macdonald — La faune — Lady Stanley's Institute — Maison Delvin — Hôtel St-Louis — Divers

En 1891, la population totale de la ville est d'environ 43,000 habitants dont 12,790 Canadiens français et 8,399 Irlandais, ce qui donne un total de 21,189 catholiques.



Depuis environ vingt ans, l'ère des diligences avait fait place à l'avènement des autobus sur rails, que l'on appelait omnibus. Récapitulons: le 21 juillet 1870, à cinq heures du matin, un tramway, traîné par des chevaux, fait un trajet d'essai qui se révèle un succès, en partant de New Edinburgh, suivant la rue Ottawa (boulevard Sussex), à travers l'île Green jusqu'au carré Metcalfe, puis rue Sussex jusqu'à la rue Rideau, le pont des Sapeurs, rue Sparks jusqu'à Bank, puis Wellington, le pont Pooley, la rue Queen ouest, la rue Bridge (Booth) puis jusqu'au pont suspendu.

Pour une population de 20,500 âmes, ce service demandait l'usage d'une cinquantaine de chevaux, avec six tramways en service. En hiver, des patins remplaçaient les roues. Le tarif était de 3 cents pour les enfants et de 5 cents pour les adultes. Pendant la dépression, c'est-à-dire de 1874 à 1879, prendre le tramway devint un luxe. Donc, on marchait.

Depuis 1881, on se servait des tramways électriques en Allemagne. Aux États-Unis, cela se fit en 1885. Au Canada, Toronto et d'autres villes avaient ce service. Maintenant, c'était le tour d'Ottawa.

Donc, en 1891, dans la capitale, l'électricité remplace les chevaux, pour les transports publics. Thomas Ahearn et Warren Soper sont les propriétaires de la ligne "Ottawa Electric Railway" qui acheta, sur l'île Victoria, la propriété de Young, Bronson et Baldwin. On y installa quatre turbines construites par la fonderie Victoria. Ce fut de là que vint le pouvoir électrique qui faisait fonctionner les tramways.

Dans trois des tramways, on installa, en 1893, des chaufferettes. Dans son "Evolution of public transportation in Ottawa", J.H. Sanderson nous informe que cette dernière innovation fut la première dans le monde entier.

Ce fut donc le 29 juin que les tramways électriques sortirent des hangars et se lancèrent à l'assaut de la petite ville. Pour cette inauguration, Thomas Ahearn "tenait le volant"; le maire et d'importants visiteurs l'accompagnaient. On se rendit en grande pompe jusqu'aux terrains de l'exposition, rue Bank.

L'été, les tramways ouverts sur deux côtés, contenaient une foule joyeuse qui se rendait soit à Britannia, soit à Rockliffe en suivant la rue Sussex, soit à Aylmer en partant d'un quai à côté d'une falaise sur laquelle, en 1912, s'éleva le Château Laurier. Pour rejoindre ce quai, les passagers devaient descendre le long d'un escalier qui longeait le canal à l'est et dont l'entrée et le parcours étaient couverts. Il faut se souvenir, cependant, que la ligne de tramways qui partait vers Hull et Aylmer ne fut inaugurée qu'au début de ce siècle-ci après que le pont Alexandra (Interprovincial) fut inauguré et que la maison Coffin fut démolie afin que des rails puissent être construites sur un remblai dont on voit encore les traces si on suit le canal dans sa partie ouest.

L'avènement du tramway électrique fut donc un événement d'importance pour la population.

L'année 1891 vit aussi l'installation de la lumière électrique dans la grande enceinte de la basilique Notre-Dame d'Ottawa, rue Sussex.

On voit d'autres améliorations à travers la ville. Le pont de la rue Rideau, entre Ottawa et Janeville, est remplacé. Il s'appuie sur la petite île Cummings, un tronçon rejoignant la rive ouest de la rivière Rideau, tandis qu'un autre tronçon va vers le chemin de Montréal à Janeville, où, en cette année 1891, les Filles de la Sagesse commencent à enseigner. Une belle maison est construite par Robert Booth, rue Bay. D'autre part, le "Royal Ottawa Golf Club" est fondé. Aujourd'hui, le Club est une très belle construction, chemin d'Aylmer, réservé à une clientèle riche; les trente acres qui entourent le Club sont splendides. L'organisme est installé Chemin d'Aylmer depuis 1899.

On voit aussi d'importantes améliorations à Hull. Par exemple, un beau palais de justice est construit, rue Principale. Il apparaissait solide, fait de pierre, avec une tour surmontée d'une flèche et était décorée aux angles de petites tours rondes. En 1973, il fut démoli de même que le bureau d'enregistrement construit dans le même style.

★ ★ ★

Il faut noter ici qu'en septembre 1891 eut lieu la première grève de la région.

Vers 1882, les quelques milliers d'ouvriers des scieries des chutes de la Chaudière s'étaient organisés en union pour protéger leurs intérêts. Les conditions de travail étaient dures. On travaillait de douze à quinze heures par jour. Organisée par le dynamique Napoléon Fauteux qui n'appartenait, cependant, à aucune organisation ouvrière, la grève eut lieu aux moulins Booth & Perley. Puis, elle s'étendit à toutes les scieries de la région sauf à celle de MacLaren, aux chutes Rideau. On demandait la journée de dix heures et une augmentation de salaire. Six semaines de grève s'écoulèrent sans que patrons et ouvriers puissent s'entendre. Alors, Hurdman accorda, à Hull, ce que les ouvriers demandaient. Mais, ceux qui obtinrent ce résultat furent des employés qui n'appartenaient à aucun syndicat. Le prestige des unions diminua par le fait même.

★ ★ ★

L'année 1891 fut marquée par la mort du Premier ministre Sir John A. Macdonald qui s'éteignit dans sa maison de la rue Sussex qu'il avait surnommée Earnscliffe (nid d'aigle). Une photo de l'époque montre un long crêpe noir qui marque d'un doigt sombre la porte de la belle demeure. Le Musée Bytown conserve un insigne qui, je suppose, était porté par les assistants aux funérailles. On y voit sur un large ruban noir une photo du défunt. Il y a là aussi un laissez passer pour le train funéraire qui transporta le corps de Macdonald à Kingston où il fut inhumé.

Le jeune Macdonald était âgé de cinq ans lorsque ses parents l'amènèrent au Canada en 1820. Cette famille écossaise s'installa à Kingston; elle comptait un autre fils et deux filles. John devint avocat et entra très vite dans l'arène politique, poursuivant une carrière qu'il aimait et dans laquelle il excellait.

Il avait, tout d'abord, été opposé au principe de la Confédération mais changea d'avis et fut l'un de ses défenseurs les

plus ardents. Avec, comme collègue, George-Etienne Cartier, qui lui amena l'adhésion du Québec à cette nouvelle constitution, Macdonald se battit pour mettre sur pied la Confédération et en fut le Premier ministre. Sauf l'interruption de 1873 à 1878 lorsque le parti libéral vint au pouvoir, Macdonald gouverna le pays jusqu'à sa mort. Joseph Tassé, député d'Ottawa, qui occupait le 37ième fauteuil appelait son chef "le vieux magnétiseur" et "l'un des grands manieurs d'hommes du siècle".

Pour la première fois, les élections du 5 mars 1891 avaient eu lieu en même temps dans tout le pays. Bien qu'âgé de 77 ans, Macdonald se battit vigoureusement mais il avait contre lui les dissensions qui secouaient son parti, consistant en luttes religieuses et en sentiments anti-français. De plus, il avait comme adversaire à la tête du parti libéral, le fameux orateur Wilfrid Laurier, redoutable, respecté et populaire. Mais le chef conservateur, astucieux jusqu'à son dernier souffle, eut l'aide inespérée de Edward Farrer, du "Toronto Globe", sympathisant libéral qui avait écrit un traité supposément secret sur les désirs des États-Unis d'acquérir le Canada.

Par quels moyens, Macdonald vint-il en possession de ce document? On ne le dit pas mais il s'en servit pour proclamer que les Libéraux seraient prêts à vendre le Canada pour les dollars de nos voisins du sud. Il revint à Ottawa avant la fin de la campagne, épuisé, et ce fut au lit qu'il apprit sa victoire. Il tomba paralysé le 27 mai, fut inconscient deux jours plus tard mais ne mourut que le 6 juin. Son corps fut transporté à Kingston et enterré dans un lot du cimetière où reposaient déjà ses parents et sa première femme.

Il est curieux de noter qu'un grand nombre d'hommes importants dans tous les domaines ont eu souvent une mère remarquable, femme énergique et courageuse. La mère de Macdonald était forte au sens biblique du mot, et très intelligente. Son fils hérita de cette qualité mais avec une attitude et une démarche peut-être volontairement nonchalantes. Charles Langevin, qui siégeait en face de Macdonald aux Communes, disait que le Premier ministre possédait un nez dont il tirait grande gloire. L'homme mesurait six pieds, avait des traits taillés au couteau, des yeux d'un bleu brillant sous des sourcils embroussaillés et noirs. Il ne passait pas pour être charmant, mais était doué d'un charme naturel, ce qui est plus important, je crois. Blasé, sans illusion sur lui-même comme sur les autres, il faisait quelquefois preuve d'une franchise un peu brutale, était retors si nécessaire et ridiculisait souvent ses adversaires. Large d'idées, il lisait beaucoup, comprenait le français mais avait quelque difficulté à le parler. Sa nonchalance le portait à remettre des questions épineuses à plus tard, pensant que le temps réglerait peut-être les conflits. On

l'appelait "Old Tomorrow". Il était très attaché à sa carrière d'avocat, mais possédait un sens des affaires assez médiocre quoiqu'il fut doté d'un sens de la bonne administration, ce qui semble une contradiction. Politicien astucieux, intelligent, il avait un grave défaut qui le mit quelquefois en ridicule position: il buvait souvent et beaucoup et le verre de l'orateur ne contenait pas toujours ce que François d'Assise appelait "ma soeur, l'eau". Il s'était marié deux fois mais il ne semblait pas que la présence féminine lui fut absolument indispensable. Il donnait plutôt l'impression de pouvoir s'en passer, si nécessaire. Par contre, il adorait sa fille, infirme depuis sa naissance, et entourait cette invalide des plus grands soins.

Hamilton MacCarthy, né en Angleterre et venu au Canada en 1885, avait été appelé au chevet du Premier ministre aussitôt après la mort que l'on prévoyait imminente. Sur la demande du médecin de Sir John, le sculpteur fit un masque mortuaire que le Dr Powell garda jusqu'à sa propre mort, en 1935. Après quoi, la petite sculpture fut acquise par M. Howard Warner qui en fit don, en 1976, au Haut Commissaire de Grande-Bretagne à Ottawa qui, comme on le sait, occupe l'ancienne résidence de Sir John, à Earncliffe, rue Sussex. Le fils du sculpteur, Leo MacCarthy vivait encore à Montréal il y a quelques années. Il avait alors 95 ans et se rappelait avoir aidé son père en tenant toile et outils dans cette chambre où venait d'expirer celui qui fut un des premiers ministres les plus importants du Canada, et l'ouvrier de la première heure lors de la Confédération.

MacCarthy, que l'on appela "Coeur de Lion MacCarthy" à cause des nombreux lions qu'il sculpta dans la capitale, est l'auteur des deux grosses bêtes du Bureau de poste et aussi des lions qui tiennent les écussons dans leurs énormes pattes à l'entrée du Parlement. MacCarthy a aussi fait le monument à la gloire des soldats de la guerre des Boers qui se trouve dans le Parc de la Confédération, et aussi la très belle statue de Champlain à la Pointe Nepean. La statue d'Alexander Mackenzie sur la colline parlementaire est due au ciseau de MacCarthy qui y travailla en collaboration avec Louis-Philippe Hébert.

Après la mort de Macdonald, le parti conservateur éprouva toutes sortes de difficultés à se trouver un chef. De fait, John Abbott, John Thompson, Mackenzie Bowell et Charles Tupper essayèrent et faillirent à la tâche entre 1891 et 1896 lorsque Wilfrid Laurier conduisit son parti à la victoire et resta au pouvoir pendant quinze ans. Il est curieux de noter que les Libéraux n'eurent jamais de tels problèmes après la défaite de Laurier. La transition entre Mackenzie King, puis Louis St-Laurent, et Lester B. Pearson se fit sans difficultés. Le fait que Pearson entra en politique, lui un

diplomate de premier calibre et détenteur du Prix Nobel de la paix pour la part prise par lui dans la solution de la crise de Suez en 1956, surprit ses amis et, de fait, tout le monde. Des journalistes lui demandèrent depuis quand il adhérait au parti libéral. Il répondit: "Depuis aujourd'hui". Lorsque Pearson se retira en 1968, les Libéraux n'eurent pas de difficultés à trouver un chef: Pierre Elliott Trudeau enchaîna avec souplesse.

Earnscliffe fut acheté par le gouvernement britannique à la mort de Macdonald, pour y loger les représentants de la Grande-Bretagne au Canada. C'est une très belle résidence, dans un site charmant, boulevard Sussex, d'où la vue plonge sur la rivière des Outaouais qui coule au pied de la falaise. Aujourd'hui, à cause du bruit causé par la circulation du pont Cartier-Macdonald qui passe tout près et aussi des frais d'entretien de cette grande maison à deux étages et demi, le gouvernement britannique pense à la vendre ou, peut-être, à la donner au gouvernement canadien parce que, beau morceau d'héritage, elle date de 1857-59.



Après ma promenade le long de la rue Wilbrod, voici une autre de ces pauses-café qui, dans le Tome II, allégeaient la lourdeur des dates et des événements enfilés les uns après les autres, pour nous évader, retrouver l'air du dehors, respirer enfin! Je compte continuer cette façon de faire bien que des esprits méthodiques m'aient blâmée de couper ainsi le fil de leur concentration sur l'historique de la ville. Mais, dit Sertillanges, la source du savoir n'est pas dans les livres. "Elle est, continue-t-il, dans la réalité et dans la pensée. Les livres sont des poteaux indicateurs. La route est plus ancienne et nul ne fait, pour nous, le voyage de la vérité".

Suivons le conseil de ce sage. Cette fois, ce sera à bord d'une modeste chaloupe que se poursuivront nos recherches.

Il y a environ trente-cinq ans, l'Angleterre avait envoyé au Canada un homme remarquable, célibataire, populaire et, qui plus est, ornithologiste amateur et éclairé qui s'intéressait à la faune de notre région. Il écrivit, en 1947, un livre fascinant: "The Birds of Brewery Creek", aux Presses de l'Université d'Oxford. L'Honorable Malcolm Macdonald quittait, chaque matin d'été, les bords de l'Outaouais au bas de sa résidence, Earnscliffe, pour se diriger en canot vers la rive nord et y observer les oiseaux du ruisseau de la brasserie. Dans cet étroit ruban d'eau qui encerle dans la courbure de son bras l'île de Hull, Macdonald trouva, à l'époque, de quoi satisfaire ses goûts. Dans son livre, l'auteur note combien les oiseaux de l'Europe et de notre continent diffèrent, quelquefois par un détail seulement, détail qui les rend différents cependant de

leurs proches européens. Avec un intérêt passionné, notre homme suivit donc, pendant la belle saison, la vie des oiseaux du ruisseau de la brasserie, prit d'abondantes notes, puis écrivit son livre.

On n'attache pas assez d'importance, de nos jours, au plaisir de la découverte et, par là, j'entends le plaisir de la découverte gratuite, de la recherche pour le seul contentement de poser son regard sur ce qui lui était inconnu auparavant. Souvent, on s'émerveille d'avoir ignoré si longtemps un coin de la ville, un parc désert où les pas foulent une herbe tendre, une statue, une stèle rappelant au monde oublieux les exploits passés ou une histoire restée enfouie dans des manuels de classe. Aussi souvent, cependant, on ne trouve pas hélas, ce que la lecture nous faisait entrevoir, l'éclat et le scintillement d'une eau pure... et c'est bien ce qui nous attendait au ruisseau de la brasserie.

Un beau jour de septembre 1979, mon neveu Marc et moi décidâmes de refaire une de ces excursions de Macdonald et d'aller rechercher le long des eaux tranquilles le séjour d'oiseaux que n'auraient pas encore fait fuir les nuits froides de ce début d'automne.

Traverser la rivière des Outaouais, de Rockliffe où se trouve l'abri de bateaux appartenant à la famille Séguin depuis le début du siècle¹ jusqu'à l'embouchure du ruisseau, ne prend que quelques minutes. À l'endroit où elle se jette dans l'Outaouais, cette petite rivière prend une allure de lac, large et entouré de grands arbres, avec une imposante quantité de roseaux. Les bords se rétrécissent, un court barrage de remous, difficile à remonter, la traverse pendant un passage assez court, de grosses roches affleurent l'eau, puis le courant redevient paisible.

Les rames battent à peine l'eau, nous allons à l'allure d'une tortue; mon regard fouille le ciel, les rives, les buissons, les arbres courts et ceux plus hauts... Rien! Pas un bruit d'ailes, pas un chant... Si je croyais retrouver ici nombre de pics bois, un Vireo à l'oeil rouge, des quantités de fauvettes en route vers le sud, des loriots, un ou deux martins-pêcheurs et le bel oiseau bleu dont parle Macdonald, je me trompais. Les oiseaux dont le babillage, la vivacité et la couleur le séduisirent il y a trente-cinq ans ont disparu. À peine ai-je deviné le passage au-dessus de ma tête d'un oiseau à la gorge couleur citron et, devant la chaloupe, le plongeon rapide d'un martin-pêcheur. Nous avons fait lever du fond des longues herbes où ils se cachaient, plusieurs canards; des corbeaux

¹ De fait, le grand-père du propriétaire actuel arriva de Pointe-Gatineau en 1875, habita une cabane de billes à mi-pente de la colline près de l'abri de bateaux actuel, et organisa un service de traversiers entre la Pointe-Gatineau et la rive sud de l'Outaouais.

marquaient leur passage de leur cri rauque. Autrement, nulle vie n'habite plus ces sous-bois. Pourquoi? La circulation automobile qui remplit l'air de son bruit et de ses fumées d'essence, le crissement des roues sur les ponts qui ont été construits ces dernières années pour améliorer le trafic mais surtout, surtout, l'effroyable saleté de l'eau sont certainement la cause de l'énorme différence entre la vie ailée d'il y a plusieurs décennies et la désolation de maintenant. On sait qu'une usine d'épuration de l'eau est en voie de réalisation dans ces parages et que l'eau de l'Outaouais de même que celle du ruisseau redeviendront claires et propres. Mais, pour le moment, il est probable que seuls des vairons, des carpes, et des barbottes nagent dans cette eau sale. Le charme des grands arbres qui penchent leurs longues branches au-dessus du ruisseau et le mystère des petits îlots parsemant les rives sont fortement diminués par l'aspect de cette eau verdâtre, aux reflets boueux.

De fait, j'ai retrouvé des oiseaux en plus grande quantité lorsque je suis allée, au printemps suivant, flâner sous le pont Champlain; le roi de ces parages semble être un oiseau bavard, l'étourneau à épaulettes que l'on appelle aussi carouge. Très nombreux, ils ne cessent de tourner aux environs de la large rivière des Outaouais, toute habitée de frissons dans cette partie de son cours. Si la plupart de ces étourneaux qui nous sont arrivés d'Europe il y a environ quatre-vingt ans seulement, hivernent dans le sud, d'autres, mais en nombre beaucoup plus restreint, choisissent de ne pas quitter nos rives en hiver, de même que les gros-becs qui abondent aux environs de la maison Billings au début de l'année.



En 1891, l'épouse du Gouverneur général fonde l'École d'entraînement pour les infirmières, le "Lady Stanley Institute" qui était situé à côté de l'hôpital protestant rue Rideau, près de Charlotte. C'était la première école de ce genre à Ottawa. Elle dura jusqu'en 1924 lorsqu'elle fut amalgamée avec l'Hôpital civique. Trois cent soixante-dix-neuf jeunes filles graduèrent à cet Institut.

Lors de sa construction, le "Lady Stanley Institute" consistait en un édifice de quatre étages dont le second étage était occupé par les chambres des infirmières et dont les salles de classe étaient au sous-sol.

L'édifice a été démoli et, à l'heure qu'il est, son emplacement est occupé par des camions de l'armée et un terrain d'exercice pour les cadets dont, les jours d'été, la voix juvénile renvoie aux échos des alentours des commandements brefs.



Ce fut cette année-là que R.J. Devlin, qui avait installé sa boutique de chapeaux d'hommes le 9 mars 1869 près du Pont des Sapeurs, fit construire les "Carleton Chambers" rue Queen. Né en Irlande, arrivé très jeune au Canada, il fit d'abord du journalisme puis se lança dans les affaires au no 37 de la rue Sparks, en face de l'hôtel Russell, confiant qu'une ville où les fonctionnaires afflueraient, ferait son affaire. Cela réussit au-delà de ses espérances. Il déménagea au numéro 74. Mais il avait dans les veines du sang de journaliste et les annonces qu'il fit paraître dans les journaux de l'époque sont appropriées à l'état déplorable des rues. Elles asticotaient les édiles de la cité en ce qui regardait l'éclairage des rues, le pavage des trottoirs, etc. Le Musée Bytown possède des albums contenant ces fameuses annonces, pleines d'humour et de fantaisie. Son magasin était fréquenté par Sir John A. Macdonald, des étoiles de la scène (dont Pavlova) qui jouaient au Théâtre Russell à deux pas, etc.

Le prospère marchand se maria, eut quatre fils et construisit une très belle maison au 41 de la Cliff, avec une vue plongeante, superbe sur la rivière Ottawa. Elle se trouvait sur la pointe de terre, derrière ce qui est maintenant la Cour suprême.

Une photo la montre en 1894. Majestueuse, la maison Devlin s'élève au dessus de la falaise tandis que, sur la rivière, des radeaux géants glissent. Les draveurs y vivent dans de petites maisons de bois installées sur les billots avec un large abri servant de cuisine au milieu. Une autre photo, celle-là de 1905, montre un des derniers radeaux de bois d'une industrie qui fut extrêmement florissante sur la rivière pendant cinquante ans.

En 1951, la maison Morgan acheta le commerce Devlin; Morgan ferma en 1973 et le nom de Devlin sombra dans l'oubli.



Un hôtel qui eut la réputation d'être excellent commença à fonctionner vers 1890 ou 1891: l'hôtel St-Louis, au 45 de la rue York, là où plus tard Peter Devine eut son épicerie. C'est Thomas Brûlé qui en fut d'abord le propriétaire et, en 1902, le vendit à Joseph Barette et Vital Charron. C'est M. Rosaire Barrette qui raconte "Les beaux jours de l'hôtel St-Louis" avec une profusion de détails sur les clients, quelques-uns illustres, qui vinrent visiter son excellent restaurant.

Divers

— L'auteur de notre hymne national, Calixta Lavallée, meurt à Boston en 1891. Sur des paroles françaises du Juge Routhier, la